

Côte vosgien. 2



D'après une carte postale avec dessin de HANSI.

HAISSAT.

Parmi les petites phrases entendues dans mon enfance sur la filière, sur les déportés, sur les camps, j'avais retenu qu'un dénommé HAISSAT qui rendait service à la filière, avait été ramassé puis déporté et retiré vivant d'un tas de cadavres à la libération du camp. Mais de quel camp? Quel était son prénom ? Où habitait-il ?

Par un témoignage de Charlotte RECEVEUR lu dernièrement sur l'article « l'épopée des passeurs » écrit par Jacques GRANIER sur les D.N.A. du 10 août 1964, j'ai eu la confirmation de l'existence d'un HAISSAT aidant de la filière d'évasion et de plus ce témoignage me donne des précisions: il a convoyé des évadés passés aux abords du Château Saint-Louis, jusque chez GIESY à Senones.

(Charlotte RECEVEUR et son frère Emile de Russ (67) étaient passeurs, leur papa hébergeur, tous trois amis de mon grand-père et de mon papa eux aussi hébergeurs et passeurs de fin 40 au 20 octobre 43 et également de mon grand-oncle.)

Article en page 5 du journal D.N.A. du 10 août 1964.



Transcription d'un extrait de l'article du journal ci-dessus.

« ...Les gendarmes laissèrent le groupe poursuivre sa route vers Senones. Mr HAISSAT qui devait payer par la suite ses actes de patriotisme par un séjour à Dachau où les alliés le délivrèrent en le tirant encore vivant d'un tas de cadavres décharnés les conduisit à l'hôtel GESY, ils s'y restaurèrent avant de prendre le train de Nancy et de se réfugier chez Anna RECEVEUR, la sœur de Charlotte. »

Charlotte RECEVEUR épouse BIERSOHN ne donne pas le prénom de ce monsieur HAISSAT par contre elle cite le camp où il était détenu: Dachau.

D'après le livre « Mémorial 1939-1945: Le long martyrologe vosgien » il y a trois déportés de la vallée du Rabodeau portant le nom HAISSAT, libérés du camp de concentration de Dachau.

J'ai lu sur le site « Fondation pour la Mémoire de la Déportation. Livre Mémorial » :
André HAISSAT né le 24 novembre 1923 à Belval arrêté le 5 octobre 1944, libéré de
BUCHENWALD. (Si Charlotte ne s'est pas trompée sur le nom du camp, ce ne serait pas lui.)
Après lecture sur le site: « Fondation pour la Mémoire de la Déportation. Livre Mémorial »,

il reste les possibilités de :

Pierre HAISSAT né en 1912 à Moyenmoutier, arrêté le 18 juin 1944 et libéré de Dachau le 29
avril 1945,

Paul HAISSAT né le 24 mars 1896 à la Petite-Raon, arrêté le 5 octobre 1944 et libéré de
Dachau le 29 avril 1945,

Marcel HAISSAT né le 24 juillet 1910 à Moyenmoutier, arrêté le 24 septembre 1944 et libéré
de Dachau le 29 avril 1945.

Sur les conseils de Jacques DEFRANCE, j'ai joint Nicole THIRIET qu'il savait être la petite
nièce d'un Paul et d'un Marcel HAISSAT déportés libérés de Dachau.

Elle n'a jamais entendu cette triste histoire mais elle m'a donné d'autres renseignements:

Georges HAISSAT un troisième frère de sa grand-mère (Marie Adrienne HAISSAT) est mort
en Allemagne.

André HAISSAT (un cousin de sa grand-mère) né en 1923 a été libéré dans un état
lamentable, mais elle ne sait pas de quel camp.

Jeanine HAISSAT veuve de cet André HAISSAT, m'a dit qu'il est né à Belval le 24
novembre 1923, qu'il n'a jamais rien raconté de ses activités avant son arrestation, donc elle
ne sait pas s'il a aidé la filière des passeurs. Elle sait juste qu'il avait été jeté d'un wagon et
qu'il est rentré très mal en point ne pesant que 42 kg.

D'après le livre « Mémorial des Français non juifs déportés à Auschwitz, Birkenau et
Monowitz, ces 4500 tatoués oubliés de l'Histoire » de Henry CLOGENSON et Paul LE
GOUPIL, André HAISSAT né en 1923 portait le matricule 117520 à Dachau, 200815 à
Auschwitz et 123206 à Buchenwald.

Les grands-oncles de Nicole THIRIET déportés sont donc: Georges, Marcel et Paul. Elle me
précise que Marcel le frère de sa grand-mère serait né vers 1900 et non en 1910. En effet sur
le site généanet, on lit qu'un Marcel HAISSAT frère de Marie Adrienne est né le 23 juin
1900 à la Petite-Raon.

Paul HAISSAT né en 1896, Pierre HAISSAT né en 1892, Henri René HAISSAT né en 1898,
Marcel HAISSAT né en 1900, Georges HAISSAT et Marie Adrienne née en 1886 (grand-
mère de Nicole) sont les enfants de Jean Pierre HAISSAT et de Marie Louise
VOHLGEMUTH.

Sur le registre des naissances de La Petite-Raon, Marcel HAISSAT fils de Jean Pierre
HAISSAT et de Marie Louise VOHLGEMUTH est né le 23 juin 1900.

Il y a donc eu deux hommes dénommés Marcel HAISSAT habitant la vallée du Rabodeau qui
furent déportés à Dachau.

Par contre sur le livre « Mémorial 1939-1945 Le long martyrologe vosgien », je lis:

HAISSAT André 1923, Senones arrêté le 5 octobre 1944, libéré de Buchenwald.

HAISSAT Georges 1904, Senones arrêté le 24 septembre 1944 décédé à Dachau.
HAISSAT Marcel 1910, Senones arrêté le 24 septembre 1944 libéré de Dachau.
HAISSAT Paul 1896, Senones arrêté le 5 octobre 1944 libéré de Dachau.
HAISSAT Pierre 1912, Moyenmoutier arrêté le 18 juillet 1944 libéré de Dachau.

(Le lieu faisant suite à la date de naissance étant ou celui du lieu de naissance ou celui du domicile ou celui du lieu d'arrestation).

Lors de ma rencontre en 2012 avec Laetitia HAISSAT née PRINA (dont je joins le témoignage), j'ai appris que son mari Louis HAISSAT avait deux frères: Marcel né le 24 juillet 1910 et Pierre né en 1912 à Moyenmoutier qui ont été déportés et libérés à Dachau.

Pierre HAISSAT était dans la résistance à Saint-Dié, arrêté en juin 44, emprisonné à La Vierge à Epinal, puis au Struthof avant de retrouver son frère au camp de Dachau.

Marcel HAISSAT était dans la résistance à Senones, arrêté dans la rafle, transféré au camp de Schirmeck puis Dachau.

Michel HAISSAT fils de Marcel avec qui j'ai pris contact début 2013, sait que son papa était passeur, qu'il est rentré des camps très mal en point.

Il se pourrait que l'aidant de la filière nommé HAISSAT cité dans le témoignage de Charlotte RECEVEUR soit Marcel HAISSAT né le 24 juillet 1910.

Mais des indices me font penser qu'au moins un autre HAISSAT était aussi membre aidant de la filière d'évasion. Des recherches sont en cours pour en découvrir l'identité complète.

Transcription du témoignage de Laetitia HAISSAT née PRINA.

J'ai épousé après guerre Louis HAISSAT de Moyenmoutier.

Il avait deux frères: Marcel HAISSAT et Pierre HAISSAT qui ont été fait prisonniers de guerre en 1940 et qui ont été emmenés à Rawa-Ruska. Ils ont quitté ce camp grâce à un docteur de Saint-Dié qui était dans ce camp. Revenus en France, ils sont entrés dans la résistance tous les deux: Marcel à Senones et Pierre à Saint-Dié.

Marcel HAISSAT né le 10 juillet 1910 a été arrêté le 6 octobre 1944, dans la rafle de Senones. Il habitait à Senones, en face de l'église où il tenait « l'Abeille », un magasin d'alimentation. Il a été parqué avec tous les autres dans la cour de l'usine BOUSSAC. Il a reçu 75 coups de cravaches parce qu'il ne voulait pas trahir.

Il a retrouvé son frère dans le camp de Dachau et ils ont terminé leur déportation ensemble.

Marcel et Pierre HAISSAT ont cherché qui les avaient vendus. Marcel est allé jusqu'à Paris pour cela. L'homme n'était pas de la région, il logeait chez quelqu'un.

Il y avait aussi un directeur de chez LAEDERICH de Senones qui ne faisait pas que du bien, il n'était pas de Senones, il venait de loin. Il logeait à l'entrée de Senones, c'était un K..... que Marcel a recherché aussi. Il était directeur chez LAEDERICH, il logeait chez un habitant, Monsieur MARTIN, rue du Maréchal DESRIVAUX.

Il y a eu aussi des femmes collaboratrices: une dame R..... et deux autres femmes dont la femme d'un n.....

Mon beau-frère, Jean THIERY et CARITEY avaient eu l'ordre en août 1944 d'abattre cette dame R..... Mais ça ne s'est pas fait.

Le curé CLAUDON qui était le curé de Senones et Saint-Maurice a refusé d'héberger un prisonnier de guerre évadé. Finalement ce sont mes parents: Emile et Maria PRINA qui l'ont hébergé. Il avait traversé l'Allemagne agrippé sous un wagon du train et ensuite, il avait marché en suivant la ligne à haute tension pour rentrer en France. Personne ne voulait l'héberger car c'était dangereux, mais comme j'avais un frère prisonnier lui aussi, mes parents ont pris pitié et l'ont aidé.

Papa était tailleur de pierre alors il a demandé à cet évadé de rester caché au chantier jusque la nuit puis il est venu manger à la maison et il a couché sur le foin et à 5 h papa l'a conduit à la gare de Senones. Papa lui a prêté de l'argent pour qu'il puisse rentrer chez lui dans la Somme. A Paris il a eu de la chance, il a évité une rafle. Il est resté après guerre en contact avec mes parents.

Il existait plusieurs familles HAISSAT. J'ai connu Paul HAISSAT qui habitait rue du Maréchal DERIVAUX mais qui n'était pas de la famille de mon mari.

Le 30 juillet 2013.

Laetitia HAISSAT née PRINA.

J'ai épousé après guerre Louis HAISSAT de Moyencourt.

Il avait deux frères : Marcel HAISSAT et Pierre HAISSAT qui ont été faits prisonniers de guerre en 1940 et qui ont été emmenés à Rawa-Ruska. Ils ont quitté ce camp grâce à un docteur de Saint-Dié qui était dans ce camp. Revenus en France, ils sont entrés dans la résistance tous les deux : Marcel à Senones et Pierre à Saint-Dié.

Marcel HAISSAT né le 10 juillet 1910 a été arrêté le 6 octobre 1944, dans la rafle de Senones. Il habitait à Senones, en face de l'église où il tenait « l'Abeille », un magasin d'alimentation. Il a été parqué avec tous les autres dans la cour de l'usine BOUSSAC. Il a reçu 75 coups de cravaches parce qu'il ne voulait pas trahir.

Il a retrouvé son frère dans le camp de Dachau et ils ont terminé leur déportation ensemble.

Marcel et Pierre HAISSAT ont cherché qui les avaient vendus. Marcel est allé jusqu'à Paris pour cela. L'homme n'était pas de la région, il logeait chez quelqu'un.

Il y avait aussi un directeur de chez LAEDERICH de Senones qui ne faisait pas que du bien, il n'était pas de Senones, il venait de loin. Il logeait à l'entrée de Senones, c'était un K... que Marcel a recherché aussi. Il était directeur chez LAEDERICH, il logeait chez un habitant, Monsieur MARTIN, rue du Maréchal DESRIVAUX.

Il y a eu aussi des femmes collaboratrices : une dame R... et deux autres femmes dont la femme d'un R...

Mon beau-frère, Jean THIERY et CARITEY avaient eu l'ordre en août 1944 d'abattre cette dame R... Mais ça ne s'est pas fait.

Le curé CLAUDON qui était le curé de Senones et Saint Maurice a refusé d'héberger un prisonnier de guerre évadé. Finalement ce sont mes parents : Emile et Maria PRINA qui l'ont hébergé. Il avait traversé l'Allemagne agrippé sous un wagon du train et ensuite, il avait marché en suivant la ligne à haute tension pour rentrer en France. Personne ne voulait l'héberger car c'était dangereux, mais comme j'avais un frère prisonnier lui aussi, mes parents ont pris pitié et l'ont aidé.

Papa était tailleur de pierre alors il a demandé à cet évadé de rester caché au chantier jusque la nuit puis il est venu manger à la maison et il a couché sur le foin et à 5h papa l'a conduit à la gare de Senones. Papa lui a prêté de l'argent pour qu'il puisse rentrer chez lui dans la Somme. A Paris il a eu de la chance, il a évité une rafle. Il est resté après guerre en contact avec mes parents.

Il existait plusieurs familles HAISSAT. J'ai connu Paul HAISSAT qui habitait rue du Maréchal DERIVAUX mais qui n'était pas de la famille de mon mari.

Le 30 juillet 2013

Monsieur Marcel HAÏSSAT a été fait prisonnier de guerre et s'est évadé. Rentré chez lui il a repris son travail d'épicier dans la succursale de l'Abeille déodatienne de Senones. Impliqué dans le groupe de résistance locale, il a rendu de grands services à la filière des passeurs comme l'a fait aussi bon nombre d'épiciers des succursales de l'Abeille déodatienne des villages environnants ainsi que la maison-mère de Saint-Dié.

Remise de la Médaille des Evadés et des Passeurs par Monsieur GENEL devant le Mémorial des Evadés et des Passeurs du Donon. Marcel HAÏSSAT est le 1^{er} en partant de droite vers la gauche. Photo provenant des Archives de Michel HAÏSSAT.



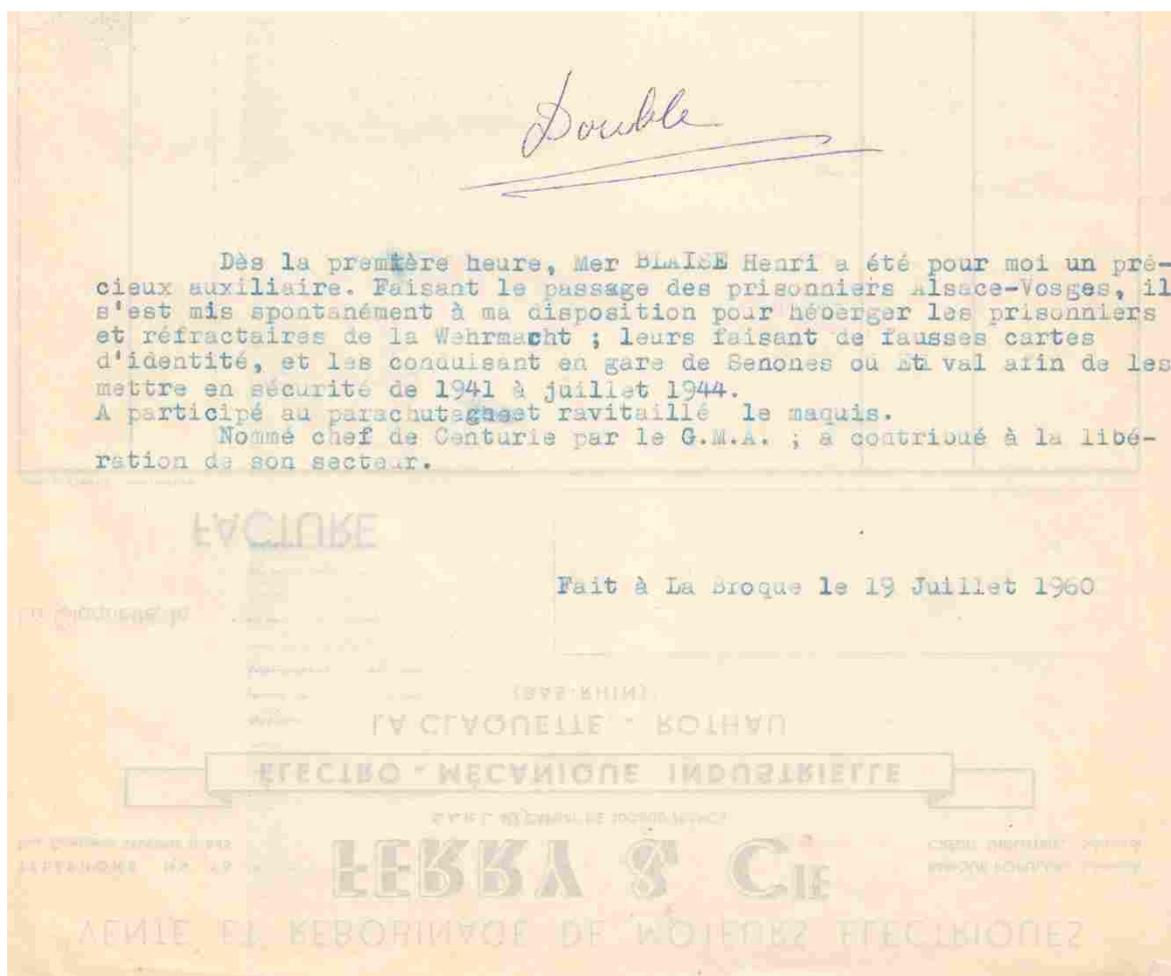
Henri BLAISE de Moussey.

Dès la première heure, Mr Henri BLAISE a été pour moi un précieux auxiliaire. Faisant le passage des prisonniers Alsace-Vosges, il s'est mis spontanément à ma disposition pour héberger les prisonniers et réfractaires de la Wehrmacht, leur faisant des fausses cartes d'identité, et les conduisant en gare de Moussey, de Senones ou d'Etival afin de les mettre en sécurité de 1941 à juillet 1944.

A participé au parachutage et a ravitaillé le maquis.

Nommé chef de Centurie par le G.M.A. ; a contribué à la libération de son secteur.

Fait à La Broque le 19 juillet 1960.



C'est d'ailleurs Henri BLAISE qui a employé entre autres, Maurice BRENDLIN de La Broque, évadé d'Alsace le 7 août 1943 sous la conduite de Michel FERRY.
(Voir attestation en page 81)

Son fils, Paul BLAISE, qui était un enfant puis un jeune adolescent pendant cette guerre, témoigne ci-après et joint le courrier d'un évadé datant de 1962.
(La transcription de ces témoignages suivra)

Paul BLAISE
60 rue LAEDERICH
88 Moussey

7 avril 2012.

Quelques uns parmi mes souvenirs de guerre: j'avais 13 ans en 1944.

Mes parents, Paule et Henri BLAISE tenaient un café dans le village de Moussey. On avait des chevaux dans le hangar voisin. Les matins, avant que le commis n'arrive, je leur donnais à manger. Un jour où je prenais vigoureusement du foin avec ma fourche pour donner à mes chevaux, j'ai entendu crier. J'ai eu peur.

Ils étaient quatre:

Jacques DARIEU un Lieutenant,

Paul HACOUT, marchand de viande à Pont Audemer,

et deux autres dont un qui parlait beaucoup, il disait qu'il conduisait un tram avant guerre et qu'il était prêt maintenant à écraser les nazis avec son tram...

C'était quatre prisonniers de guerre que Michel FERRY passeur de La Claquette, avait déposé pendant la nuit, dans notre hangar.

Quand il arrivait de nuit, c'est qu'il devait rentrer chez lui en Alsace au plus vite, alors il ne nous réveillait pas, il savait que mon père s'occuperait bien de ses évadés.

Dans les Archives de mon père je découvre un courrier que Paul HACOUT, (un des 4 prisonniers de guerre évadés qui a failli être piqué par ma fourche) lui a envoyé le 14 février 1962

Paul BLAISE
60 rue LAEDERICH
88 Moussey

7 avril 2012.

Quelques uns parmi mes souvenirs de guerre: j'avais 13 ans en 1944.

Mes parents, Paule et Henri BLAISE tenaient un café dans le village de Moussey. On avait des chevaux dans le hangar voisin. Les matins, avant que le commis n'arrive, je leur donnais à manger. Un jour où je prenais vigoureusement du foin avec ma fourche pour donner à mes chevaux, j'ai entendu crier. J'ai eu peur.

Ils étaient quatre:

Jacques DARIEU un Lieutenant,

Paul HACOUT, marchand de viande à Pont Audemer,

et deux autres dont un qui parlait beaucoup, il disait qu'il conduisait un tram avant guerre et qu'il était prêt maintenant à écraser les nazis avec son tram...

C'était quatre prisonniers de guerre que Michel FERRY passeur de La Claquette, avait déposé pendant la nuit, dans notre hangar.

Quand il arrivait de nuit, c'est qu'il devait rentrer chez lui en Alsace au plus vite, alors il ne nous réveillait pas, il savait que mon père s'occuperait bien de ses évadés.

Dans les Archives de mon père je découvre un courrier que Paul HACOUT, (un des 4 prisonniers de guerre évadés qui a failli être piqué par ma fourche) lui a envoyé le 14 février 1962.

Original du courrier que Paul HACOUT a envoyé à Henri BLAISE le 14 février 1962, suivi de sa transcription.

14 février 1962

Cher Ami

C'est avec plaisir que je reçois de vos nouvelles et c'est avec empressement que je fais le nécessaire pour vous envoyer le passeport légalisé par le Mariage à seul fin que vous puissiez avoir enfin satisfaction dans votre demande tout à fait justifiée et c'est un bien petit service de vous rendre auprès de ce que vous avez fait pour vous.

Je possède encore l'adresse d'un de mes camarades qui était avec moi lors de mon évadion du bataillon 38 de Mannheim et qui était mon chef de compagnie et s'appelle -

Albert William

Que du Transall

- Coupie Nord -

Le deuxième que j'ai rencontré est Madame Ernestine Charlier, était un lieutenant au nom de

Jacques Duvre

qui vivait à cette époque Palaiseau à Meilly - je crois rue Berthelet - le quatrième habitait Chamont Vain

mais j'ignore son nom.

Nous sommes partis dans les quatre
de chez M. Brunelini Charlier (Bastien
de son nom de résistante) le 31 Mai 44
à 17^h avons fait avec un faussaire M. Paccin
le col du Jura et sommes arrivés
chez vous le 1^{er} Mai 44 à 3^h du matin.
Du soir nous avons gardé jusqu'au
4 Mai pour nous conduire avec votre
camion à Nancy pour prendre le
train de nuit en direction de Paris.
ou tout c'est très bien passé
grâce à nos fausses cartes d'identité
que vous nous avez fait avoir et de
l'argent de poche que personnellement
vous nous avez donné.

En tant que je pourrais échanger
grâce à vous, je m'étonne que depuis
tant d'années que les services compétents
n'aient pu vous donner les papiers
que vous m'avez à juste titre comme
vrai Français.

Dans l'espoir que vous allez
chez Monsieur Bloye obtenir satisfaction
ma femme se joint à moi pour vous
présenter en famille l'assurance de
nos meilleurs sentiments.

Paccin

Transcription du courrier de Paul HACOUT envoyé le 14 février 1962.

14 février 1962

Cher Ami.

C'est avec plaisir que je reçois de vos nouvelles et c'est avec empressement que je fais le nécessaire pour vous envoyer le papier légalisé par le Maire à seul fin que vous puissiez avoir entière satisfaction dans votre demande tout à fait justifiée, et c'est un bien petit service à vous rendre auprès de ce que vous avez fait pour nous.

Je possède encore l'adresse d'un de mes camarades qui était avec moi lors de mon évvasion du bataillon 38 de Mannheim et qui était mon chef de compagnie, il s'appelle: Albert WILLIAM rue du Transvall, Rouppie, Nord.

Le deuxième que j'ai rencontré chez Madame Ernestine CHARLIER était un lieutenant au nom de Jacques DAURE qui devait à cette époque habiter à Neuilly, je crois rue Berthelet.

Le quatrième habitait à Clermont-Ferrand, mais j'ignore son nom.

Nous sommes partis tous les quatre de chez Madame Ernestine CHARLIER (BASTIEN de son nom de résistante) le 1^{er} mai 44 à 17 h, avons passé avec un passeur Alsacien le col du Donon et sommes arrivés chez vous à 3 h du matin. Et vous nous avez gardé jusqu'au 4 mai pour nous conduire avec votre camion à Nancy pour prendre le train de midi en direction de Paris où tout s'est très bien passé grâce à nos fausses cartes d'identité que vous nous avez fait avoir et de l'argent de poche que personnellement vous nous avez donné.

Aussi la qualité de prisonnier évadé grâce à vous; je m'étonne que depuis tant d'années que les services compétents n'aient dû vous donner les honneurs que vous méritez à juste titre comme vrai Français.

Dans l'espoir que vous allez, cher Monsieur BLAISE obtenir satisfaction ma femme se joint à moi pour vous présenter en famille l'assurance de nos meilleurs sentiments.

P.HACOUT.

Témoignage de Paul BLAISE du 7 avril 2012 suivi de sa transcription.

Par la lecture de cette lettre, nous apprenons quelques précisions sur les prisonniers de guerre:

Albert WILLIAM habitait rue du Transvall à Rouppie (peut être Roupy) dans le Nord. Il s'était évadé du bataillon 38 de Mannheim avec Paul HACOUT, il était d'ailleurs son chef de compagnie,

Jacques DAURE un lieutenant habitait Neuilly, rue Berthelet,

Et le quatrième (identité ignorée) habitait à Clermont Ferrand.

J'ai appris que ces quatre prisonniers de guerre avaient été hébergés auparavant par Madame Ernestine CHARLIER à Hersbach (Bas-Rhin) et qu'ils ont quitté son domicile le 31 mai 1944 à 17h, qu'ils ont franchi avec un passeur alsacien (je précise qu'il s'agissait de Michel FERRY), le col du Donon et sont arrivés à Moussey, dans notre hangar à 3 h du matin. Ils sont restés 4 jours cachés et c'est mon père qui les a conduit avec son camion jusqu'à Nancy où ils ont pris le train de midi pour Paris, avec de l'argent de poche qu'il leur a donné et avec des fausses cartes d'identité qu'il leur a fait avoir (ou qui leur a fait lui-même car il possédait un appareil à appliquer le tampon sec de la préfecture.)

J'ajoute quelques précisions.

Quelques fois, Michel FERRY arrivait chez nous accompagné de Hans CHARMENTOU (de son véritable nom: François MARTIN) ou d'Hubert LEDIG. En effet ces derniers le secondaient lors de certains passages. Ils cassaient alors la croûte chez mes parents avant de repartir vers l'Alsace.

Mes parents ont accueilli beaucoup d'évadés amenés jusque chez nous par Michel FERRY. C'est d'ailleurs lui, le premier passeur qui est venu dans notre maison.

Le plus souvent, les évadés amenés chez nous repartaient le lendemain avec Joseph EDELBLOUTE dans un camion de chez LAEDERICH jusqu'à la gare d'Etival ou plus loin selon la destination du transport qu'il avait à faire.

Michel FERRY a déposé aussi des évadés chez l'abbé GASSMANN mais celui-ci les redirigeait aussitôt chez nous.

L'abbé MOLIER qui habitait aussi au presbytère de Moussey, a rendu bien des services aux évadés.

Michel FERRY ne nous confiait que des hommes (prisonniers de guerre ou déserteurs de la Wehrmacht). Les familles entières (homme femme et enfants) qu'il faisait passer, il les amenait chez d'autres hébergeurs.

Certains Alsaciens déserteurs de la Wehrmacht ont séjourné une longue période dans le village, je pense qu'ils étaient là, la plupart du temps sous un faux nom, comme MARTIN, celui qui a été un bon moment chez le garde champêtre Aimé BLAISON: MARTIN, (de son véritable nom Jean-Jacques CHAUDRE); il a été pris dans la rafle du 24 septembre 1944.

Eugène MARCHAL de Salm, frère de celui qui tenait le café auberge de Salm dans le Bas-Rhin, est resté quelques temps chez nous.

Il avait déserté l'armée allemande. Revenu d'Allemagne en train, il avait sauté du wagon entre Schirmeck et Rothau et s'était aussitôt rendu chez Michel FERRY à la Claquette qui lui avait fait passer la frontière au plus vite et l'avait conduit chez nous. Après quelques temps, mon père a demandé à Pierre DIEDA*(1) de le prendre dans sa ferme où il était plus à l'abri que dans notre café car il y passait beaucoup trop de monde. Eugène MARCHAL ne voulait pas dormir à l'intérieur de la maison de peur d'être découvert si une perquisition était effectuée. Près de chez DIEDA, il s'était fabriqué un abri dans une tranchée.

Un Monsieur SCHWINTE*(2) de la vallée de la Bruche, a été hébergé chez DONY, il a d'ailleurs épousé Odette DONY, la fille de ses hébergeurs.

J'ai apporté du ravitaillement aux Anglais pendant 2 mois, tous les jours à Lieumont où ils avaient leur camp.

Les boulangers Robert BAUQUEL et Raymond GANTELET déposaient du pain à l'Abeille* (chez VANÇON) et c'est là que je chargeais le ravitaillement. S'il y en avait beaucoup, je prenais le cheval attelé au tombereau, sinon, je prenais la charrette à deux roues accrochée derrière mon vélo.

Lors d'un parachutage à la Charbonnière, pas très loin d'ici, personne ne voulant conduire le cheval qui attelé à un chariot devait transporter les armes parachutées, c'est moi, du haut de mes 13 ans qui ai été chargé de ce travail. Deux Anglais étaient venus m'attendre à la sortie du village, eux remontant par le bois et moi sur la route. Ce jour là les Anglais m'ont donné une tablette de chocolat que j'ai mangée sur place pour ne pas laisser d'indices de présence anglaise sur moi à mon retour au village. C'est par ces services rendus (j'ai transporté plusieurs fois des armes) que j'ai connu beaucoup d'Anglais du S.A.S. dont Lee OWENS, le dernier survivant revenu le 6 juin 2010 pour assister au parachutage du Mont organisé pour se souvenir de cette époque de guerre.

Je connaissais aussi des parachutistes anglais parmi ceux qui ont perdu la vie et qui sont enterrés au cimetière de Moussey: ils venaient manger tous les soirs chez Robert et Louise VANÇON, juste en face de chez moi.

J'avais récupéré un bouledogue de ceux de la Gestapo qui recherchaient les postes émetteurs. Ce chien me suivait partout, je lui donnais à manger, il couchait dans la grange là où l'on avait nos chevaux. Mais un jour, il a étranglé tous les canards de ma grand-mère qui étaient à côté. Alors j'ai voulu me débarrasser du chien en l'emmenant au Mont chez GRIMON; le chien suivait mon vélo. Je le laisse là haut et je reviens chez moi à Moussey. Le chien était de retour avant moi: il était déjà dans la cour. Alors finalement j'ai donné le chien chez CHARMOIS, un marchand de cochon de Moyennoutier.

V'là que le même soir vers 6 ou 7 heures, deux de la Gestapo rentrent sans frapper. Ils rentrent dans la cuisine et demandent le chien. J'ai dit: oui, le chien avait faim, je lui ai donné à manger mais il est reparti. Eux sont repartis aussi.

Heureusement qu'ils ne sont pas rentrés dans la pièce d'à côté car ce soir là, le capitaine DREAK et trois de ses soldats anglais mangeaient là, ainsi que Michel FERRY qui buvait tranquillement un coup avant de repasser la frontière.

*Pierre DIEDA était un Alsacien qui avait déserté l'armée allemande pendant la guerre 14-18. Il exploitait une ferme entre la Petite Raon et Moussey.

* SCHWINTE était prénommé René.

Transcription du témoignage de Paul BLAISE du 7 avril 2012.

Par la lecture de cette lettre, nous apprenons quelques précisions sur les prisonniers de guerre:

Albert WILLIAM habitait rue du Transvall à Rouppie (peut être Roupy) dans le Nord. Il s'était évadé du bataillon 38 de Mannheim avec Paul HACOUT, il était d'ailleurs son chef de compagnie,

Jacques DAURE un lieutenant habitait Neuilly, rue Berthelet,

Et le quatrième (identité ignorée) habitait à Clermont Ferrand.

J'ai appris que ces quatre prisonniers de guerre avaient été hébergés auparavant par Madame Ernestine CHARLIER à Hersbach (Bas-Rhin) et qu'ils ont quitté son domicile le 31 mai 1944 à 17 h, qu'ils ont franchi avec un passeur alsacien (je précise qu'il s'agissait de Michel FERRY), le col du Donon et sont arrivés à Moussey, dans notre hangar à 3 h du matin. Ils sont restés 4 jours cachés et c'est mon père qui les a conduit avec son camion jusqu'à Nancy où ils ont pris le train de midi pour Paris, avec de l'argent de poche qu'il leur a donné et avec des fausses cartes d'identité qu'il leur a fait avoir (ou qui leur a fait lui-même car il possédait un appareil à appliquer le tampon sec de la préfecture.)

J'ajoute quelques précisions.

Quelques fois, Michel FERRY arrivait chez nous accompagné de Hans CHARMENTOU (de son véritable nom: François MARTIN) ou d'Hubert LEDIG. En effet ces derniers le secondaient lors de certains passages. Ils cassaient alors la croûte chez mes parents avant de repartir vers l'Alsace.

Mes parents ont accueilli beaucoup d'évadés amenés jusque chez nous par Michel FERRY. C'est d'ailleurs lui, le premier passeur qui est venu dans notre maison.

Le plus souvent, les évadés amenés chez nous repartaient le lendemain avec Joseph EDELBLOUTE dans un camion de chez LAEDERICH jusqu'à la gare d'Etival ou plus loin selon la destination du transport qu'il avait à faire.

Michel FERRY a déposé aussi des évadés chez l'abbé GASSMANN mais celui-ci les redirigeait aussitôt chez nous.

L'abbé MOLIER qui habitait aussi au presbytère de Moussey, a rendu bien des services aux évadés.

Michel FERRY ne nous confiait que des hommes (prisonniers de guerre ou déserteurs de la Wehrmacht). Les familles entières (homme femme et enfants) qu'il faisait passer, il les amenait chez d'autres hébergeurs.

Certains Alsaciens déserteurs de la Wehrmacht ont séjourné une longue période dans le village, je pense qu'ils étaient là, la plupart du temps sous un faux nom, comme MARTIN, celui qui a été un bon moment chez le garde champêtre Aimé BLAISON: MARTIN, (de son véritable nom Jean-Jacques CHAUDRE); il a été pris dans la rafle du 24 septembre 1944.

Eugène MARCHAL de Salm, frère de celui qui tenait le café auberge de Salm dans le Bas-Rhin, est resté quelques temps chez nous.

Il avait déserté l'armée allemande. Revenu d'Allemagne en train, il avait sauté du wagon entre Schirmeck et Rothau et s'était aussitôt rendu chez Michel FERRY à la Claquette qui lui avait fait passer la frontière au plus vite et l'avait conduit chez nous. Après quelques temps, mon père a demandé à Pierre DIEDA*(1) de le prendre dans sa ferme où il était plus à l'abri que dans notre café car il y passait beaucoup trop de monde.

Eugène MARCHAL ne voulait pas dormir à l'intérieur de la maison de peur d'être découvert si une perquisition était effectuée. Près de chez DIEDA, il s'était fabriqué un abri dans une tranchée.

Un Monsieur SCHWINTE*(2) de la vallée de la Bruche, a été hébergé chez DONY, il a d'ailleurs épousé Odette DONY, la fille de ses hébergeurs.

J'ai apporté du ravitaillement aux Anglais pendant 2 mois, tous les jours à Lieumont où ils avaient leur camp.

Les boulangers Robert BAUQUEL et Raymond GANTELET déposaient du pain à l'Abeille (chez VANCON) et c'est là que je chargeais le ravitaillement. S'il y en avait beaucoup, je prenais le cheval attelé au tombereau, sinon, je prenais la charrette à deux roues accrochée derrière mon vélo.

Lors d'un parachutage à la Charbonnière, pas très loin d'ici, personne ne voulant conduire le cheval qui attelé à un chariot devait transporter les armes parachutées, c'est moi, du haut de mes 13 ans qui ai été chargé de ce travail. Deux Anglais étaient venus m'attendre à la sortie du village, eux remontant par le bois et moi sur la route. Ce jour là les Anglais m'ont donné une tablette de chocolat que j'ai mangée sur place pour ne pas laisser d'indices de présence anglaise sur moi à mon retour au village. C'est par ces services rendus (j'ai transporté plusieurs fois des armes) que j'ai connu beaucoup d'Anglais du S.A.S. dont Lee OWENS, le dernier survivant revenu le 6 juin 2010 pour assister au parachutage du Mont organisé pour se souvenir de cette époque de guerre.

Je connaissais aussi des parachutistes anglais parmi ceux qui ont perdu la vie et qui sont enterrés au cimetière de Moussey: ils venaient manger tous les soirs chez Robert et Louise VANCON, juste en face de chez moi.

J'avais récupéré un bouledogue de ceux de la Gestapo qui recherchaient les postes émetteurs. Ce chien me suivait partout, je lui donnais à manger, il couchait dans la grange là où l'on avait nos chevaux. Mais un jour, il a étranglé tous les canards de ma grand-mère qui étaient à côté. Alors j'ai voulu me débarrasser du chien en l'emmenant au Mont chez GRIMON; le chien suivait mon vélo. Je le laisse là haut et je reviens chez moi à Moussey. Le chien était de retour avant moi: il était déjà dans la cour. Alors finalement j'ai donné le chien chez CHARMOIS, un marchand de cochon de Moyencourt.

V'là que le même soir vers 6 ou 7 heures, deux de la Gestapo rentrent sans frapper. Ils rentrent dans la cuisine et demandent le chien. J'ai dit: oui, le chien avait faim, je lui ai donné à manger mais il est reparti. Eux sont repartis aussi.

Heureusement qu'ils ne sont pas rentrés dans la pièce d'à côté car ce soir là, le capitaine DREAK et trois de ses soldats anglais mangeaient là, ainsi que Michel FERRY qui buvait tranquillement un coup avant de repasser la frontière.

*Pierre DIEDA était un Alsacien qui avait déserté l'armée allemande pendant la guerre 14-18. Il exploitait une ferme entre la Petite-Raon et Moussey.

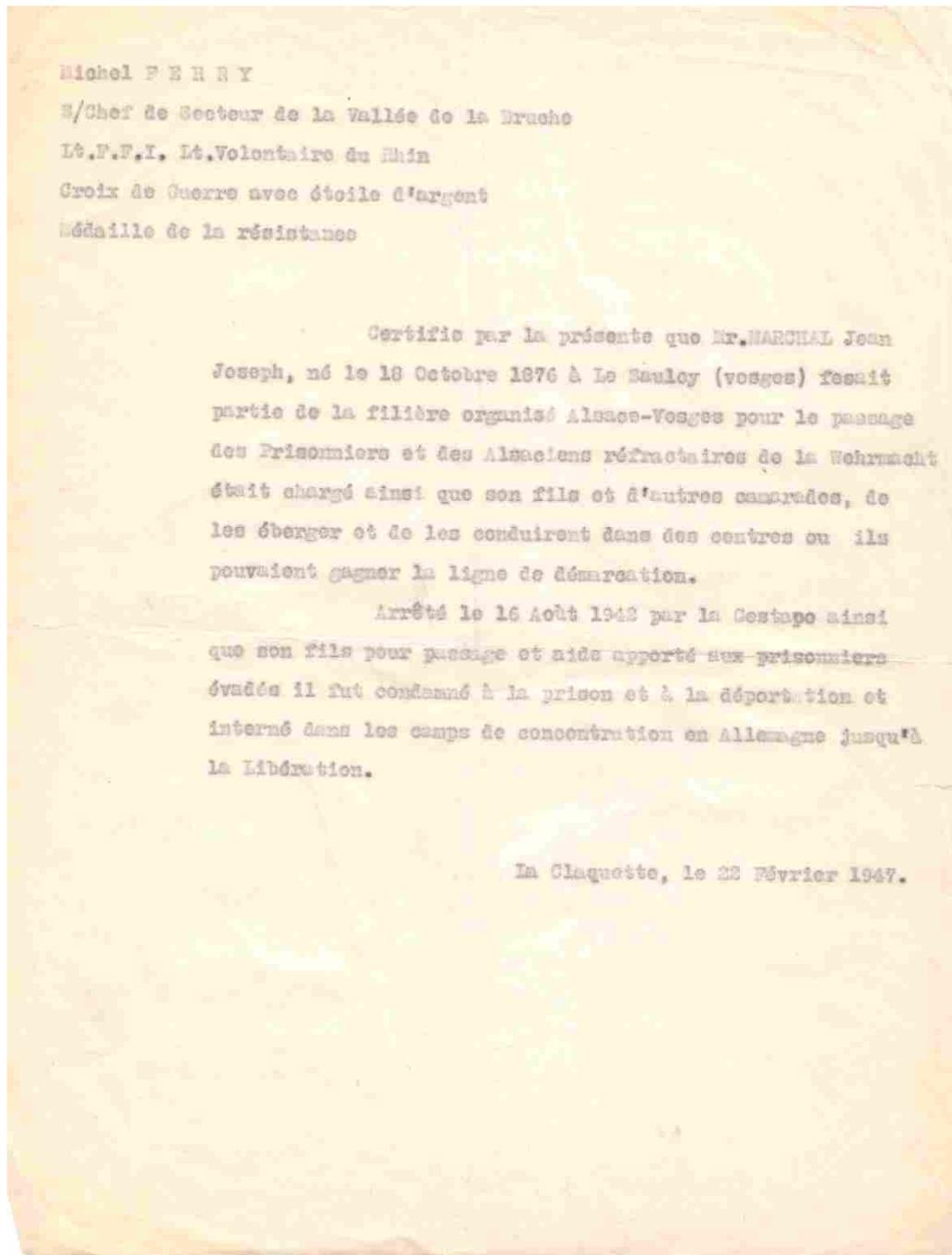
* SCHWINTE était prénommé René.

Jean-Joseph MARCHAL, Le Saulcy.

« Michel FERRY certifie par la présente que Mr Jean Joseph MARCHAL, né le 18 octobre 1876 à Le Saulcy (Vosges) faisait partie de la filière organisée Alsace-Vosges pour le passage des prisonniers et des Alsaciens réfractaires de la Wehrmacht, était chargé ainsi que son fils et d'autres camarades de les héberger et de les conduire dans des centres où ils pouvaient gagner la ligne de démarcation.

Arrêté le 16 août 1942 par la Gestapo ainsi que son fils pour passage et aide apportée aux prisonniers évadés, fut condamné à la prison et à la déportation .. »

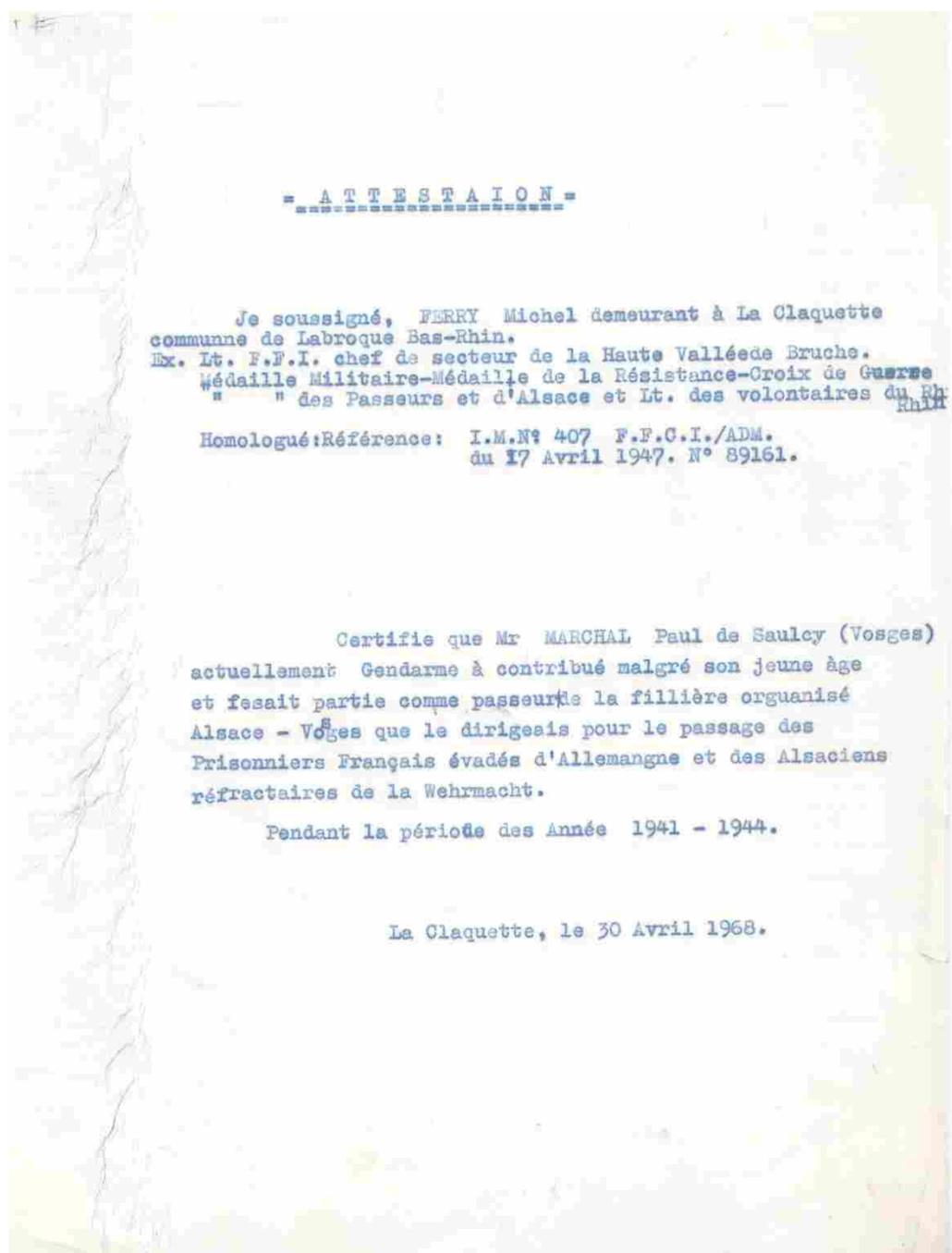
(Le 22 février 1947)



Paul MARCHAL, Le Saulcy.

« Michel FERRY certifie que Mr Paul MARCHAL de Le Saulcy (Vosges), actuellement gendarme a contribué malgré son jeune âge et faisait partie comme passeur de la filière organisée Alsace-Vosges que je dirigeais pour le passage des prisonniers français évadés d'Allemagne et des Alsaciens réfractaires de la Wehrmacht pendant les années de 1941 à 1944 .»

(Le 30 avril 1968).



Edmond MARCHAL de Le Saulcy.

« Michel FERRY certifie par la présente que Mr Edmond, Robert MARCHAL né le 2 mars 1903 à Le Saulcy (Vosges) faisait partie de la filière organisée Alsace-Vosges pour le passage des prisonniers et des Alsaciens réfractaires de la Wehrmacht. Il était chargé ainsi que Mr ODILE et Mr Aimé BLAISON de Moussey et d'autres camarades de les héberger et de les conduire dans des centres où ils pouvaient gagner la ligne de démarcation. Arrêté le 16 août 1942 par la Gestapo pour passage et aide apportés aux prisonniers évadés, il fut condamné à la prison et à la déportation dans les camps de concentration en Allemagne jusqu'à la Libération.»

Le 22 février 1947.

Michel FERRY
S/Chief de Secteur de la Vallée de la Bruche
Lt.F.F.I. Lt.Volontaire du Rhin
Croix de Guerre avec étoile d'argent
Médaille de la résistance

Certifie par la présente que Mr.MARCHAL Edmond,
Robert, né le 2 Mars 1903 à Le Saulcy (Vosges) faisait partie
de la filière organisée Alsace-Vosges pour le passage des
prisonniers et des Alsaciens réfractaires de la Wehrmacht,
était chargé ainsi que Mr.ODILE,Mr.BLAISON Aimé de Moussey
et d'autres camarades de les héberger et de les conduire
dans des centres où ils pouvaient gagner la ligne de démarcation

Arrêté le 16 Août 42 par la Gestapo pour passa-
ge et aide apporté aux prisonniers évadés il fut condamné à
la prison et à la déportation et interné dans les camps de
concentration en Allemagne jusqu'à la Libération.

La Claque, le 22 Février 1947.

Marcel MARCHAL de Le Saulcy.

« Michel FERRY certifie par la présente que Mr Marcel MARCHAL né le 27 janvier 1899 à Le Saulcy (Vosges) faisait partie de la filière organisée Alsace-Vosges pour le passage des prisonniers et des Alsaciens réfractaires de la Wehrmacht. Il était chargé ainsi que son père et son frère et d'autres camarades, de les héberger et de les conduire dans des centres où ils pouvaient gagner la ligne de démarcation.

Ayant échappé à l'arrestation de son père et de son frère, il fut néanmoins arrêté et déporté en Allemagne pour d'autres actions de résistance.»
(Décembre 1959).

Michel FERRY
S/Chef de Section de la Vallée de la Bruche
Lt F.F.I. Lt Volontaire du Rhin
Croix de Guerre avec étoile d'Argent
Médaille de la Résistance
Médaille Militaire

Certifie par la présente que Mr MARCHAL Marcel né le 27 Janvier 1899 à Le Saulcy (Vosges) faisait partie de la filière organisée Alsace-Vosges pour le passage des Prisonniers et des Alsaciens réfractaires de la Wehrmacht ; était chargé ainsi que son père et frère et d'autres camarades, de les héberger et de les conduire dans des centres où ils pouvaient gagner la ligne de démarcation.

Ayant échappé à l'arrestation de son père et de son frère, il fut néanmoins arrêté et déporté en Allemagne pour d'autres actions de résistance.

La Claque, Décembre 1959.

Maurice VINCENT de Moussey,

était le préposé aux photos d'identité pour la plupart des fausses cartes d'identité fabriquées à Moussey.

Il était forain, marchand de bonbons dans mon souvenir. Il habitait la première maison à droite sur le chemin des Grandes Gouttes qu'empruntait grand-père lorsqu'il venait faire ses pèlerinages à Moussey. Plus précisément sa maison se trouvait à l'angle de la route principale de Moussey et du chemin des Grandes Gouttes.

Il a réalisé les photos de nombreux évadés à son domicile: en intérieur avec un drap blanc fixé au mur pour cacher le papier peint ou si le temps le permettait, en extérieur, contre un mur.

Il a réalisé les photos de mes grands-parents le 17 ou 18 mai 1944 pour leur deuxième fausse carte d'identité qui fut au nom de DIDIER et la jolie robe que revêtit ce jour là ma grand-mère lui fut offerte par une dame de cette famille VINCENT.

J'avais entendu dire que ma famille (pour leur évasion, la nuit du 20 au 21 octobre 1943), faisait partie d'un groupe de 19 et ce groupe, trop important pour rester dans le petit appartement des EDELBLOUTE, fut scindé en deux.

Deux hommes ainsi que papa et grand-père avec les photos d'identité qu'ils portaient sur eux, accompagnèrent Michel FERRY jusqu'à la gendarmerie de Moussey où Michel FERRY et les gendarmes finalisèrent leurs faux papiers et les dames et enfants furent dirigés chez Joséphine BLAISON.

Les personnes n'ayant pas de photos d'identité sont restées chez Jeanne et Joseph EDELBLOUTE et ont été confiées aux bons soins de leur jeune fils Armand EDELBLOUTE. (Il apporte lui-même des précisions à ce sujet dans l'extrait de son témoignage qui suit).

Extrait du témoignage d'Armand EDELBLOUTE du 25 octobre 2010.

Alors il faut leur faire faire les fausses cartes d'identité.

Mon boulot à 11 ans, c'était de les faire passer par un chemin détourné jusque chez le photographe, Maurice VINCENT, à l'extrémité du village, à près de deux kilomètres, qui faisait les photos et je les ramenaient après à la maison par le même chemin. Une fois, il y avait une sentinelle allemande qui était sur le chemin près du canal. Et avec mon lance pierre, je tirais des cailloux dans les branches pour les avertir du danger de la sentinelle afin que les évadés puissent se cacher. Et ils attendaient mon signal pour reprendre le chemin de retour. Ma mission était aussi de rechercher les photos chez le photographe à l'heure convenue.

Extrait du témoignage d'Henri POIRSON du 9 janvier 2014.

A Moussey, le photographe qui prenait en photo les évadés pour les fausses cartes d'identité c'était Maurice VINCENT. Il développait les photos chez lui. Sa fille tenait le stand de bonbons, le Jules tenait le stand de tir avec sa femme et leur fils prénommé aussi Maurice.

Pierre DIEDA.

Alsacien d'origine, déserteur de l'armée allemande en 14-18, Pierre DIEDA habitait dans une ferme « devant la côte » entre La Petite-Raon et Moussey, ferme proche de la forêt domaniale, lieu très sûr en cas d'alerte et de fuite, qui a abrité une partie du maquis Morel dont Robert GINDEIN, le groupe MALLENS (brigadier forestier de la Combe de Senones), des Alsaciens déserteurs de la Wehrmacht ou réfractaires dont Eugène MARCHAL, frère de l'aubergiste de Salm passé par Michel FERRY, ainsi que des Anglais parachutés.

Pierre DIEDA a d'ailleurs été arrêté, torturé mais il s'évadera du camion qui l'emmenait vers une destination inconnue lors de la traversée du col du Hantz.

Voir le livre de René GUIOT (son gendre): « Petit mémorandum d'une famille » Editions La Bruyère.

Marcel et Raymond DIEDA les fils de Pierre DIEDA cacheront à la barbe des Allemands sous la litière et le fumier des vaches les deux sacs de toile de cartouches oubliés par les maquisards lors de leur fuite suite à une alerte.

Extrait de la page 44 de « Petit mémorandum d'une famille ».

Les Allemands qui n'osaient pas trop s'aventurer dans les fermes éloignées, surtout près des grandes forêts inaccessibles, ne venaient que fortement armés et fermement décidés, prêt à incendier les fermes qui avaient logé le maquis. Le « Serbe » qui est de garde à 200 mètres de la ferme, tapis dans une haie de charmines et de noisetiers, signalera l'arrivée d'un fort détachement allemand motorisé à l'entrée du chemin à environ huit cent mètres sur la route qui va à Moussey, bifurqué sur la direction de la côte où se trouve cette ferme. L'alerte est donc donnée, cela grâce à lui.

D'où fuite urgente du maquis dans la forêt toute proche, à peine deux cent mètres.

La jeep est sortie, les Anglais partis par le chemin de la forêt mais les traces de roues pas effacées, facilement repérables, deux sacs en toile de cartouches oubliés dans la fuite.

Les deux fils, Marcel et Raymond, qui vont devenir mes beaux-frères par la suite, vont cacher les deux sacs de toile oubliés sous la crèche en ciment, devant les vaches et mettront dessus des détritrus de foin et de fumier, et vu qu'il y avait une bête abattue qui était réquisitionnée par les Allemands et qui devait être mangée par le maquis.

Ils avaient de quoi être furieux et farouches au point de vouloir brûler la maison et ses occupants.

Mais Pierre DIEDA qui comprend l'allemand et le parle un peu, va tenter une explication, vu qu'ils mettent en batterie deux mitrailleuses et un lance flamme pour mettre le feu à la ferme.

Ils embarqueront la bête pendue à une poutre du hallier, jambon, cochon, œufs, beurre, tout ce qui peut se transporter et de consommable.

Pierre DIEDA se dit que c'est notre dernière heure, puisqu'ils prennent tout ce qu'ils peuvent, ils vont nous fusiller et nous incendier.

Il va tenter le tout pour le tout, avec un culot de dernière heure, va s'avancer devant le chef du détachement, les mitrailleuses sont en position, approvisionnées en munitions, n'attendent que l'ordre d'entrer en action. Il va d'un pas sûr et dira:

« halte, vous ne pouvez pas faire cela ».

Il s'entendra répondre, d'un air ironique et autoritaire:

« ha ! Et pourquoi, vous êtes pris en flagrant délit ».

Il se défendra au risque d'être abattu, il leur dira:

« Halte ! Hitler n'a pas dit de tuer des innocents, ces maquis ont pris ma ferme d'assaut, l'ont occupé et j'en étais prisonnier ».
Pendant ce temps, le pillage continue.
Les voilà dans les armoires,
confiscation de postes de radio,
la plus âgée des filles veut s'interposer, bousculades et révolver sous le nez,
le pillage continue et pour finir,
Pierre DIEDA sera emmené à Raon-l'Etape à la kommandature pour interrogatoire.
L'autre fille, qui ressemblait à la « Suzanne DEANGELY » sera aussi emmenée en mairie de La Petite-Raon pour interrogatoire, puis relâchée le soir même.
Mon beau-père Pierre DIEDA, sera interrogé toute une partie de la nuit, il sera attaché à un radiateur, pas torturé, mais terrorisé, on a brûlé ta ferme, fais ta prière, on va te fusiller ... »
« Le matin arrive, il comprend un peu leur conversation....On va les emmener après-midi, destination inconnue.....
Après une demi-heure de route en direction du col du Hantz, l'Allemand ayant un peu relâché sa surveillance dans un virage assez prononcé, que mon beau-père connaissait bien, d'un bond il saute, tombe en roulant dans le fossé sans une égratignure....
Il aura ainsi la vie sauve.....
Heureusement, le camion sur sa lancée, a continué sa route. C'était un risque à prendre.
Il regagnera son domicile dans la nuit et restera caché pendant plusieurs jours pour ne pas être repris.

Joseph HAOURY dit Serpelet qui habitait à Bâdemont Saâles près du poste de douane était passeur. (Selon le témoignage de son petit-fils, René GUIOT, l'auteur de « Petit mémorandum d'une famille).

Extrait de la page 47.

« Grand-père va passer du courrier, des lettres dans un double fond très bien conçu de sa hotte et même parfois dans l'herbe de sa charrette au risque d'être pris en flagrant délit. Il sera aussi « passeur » au risque de n'avoir aucun alibi, des évadés qui lui seront envoyés par le docteur et le curé de Saâles, car il savait les heures de relève des sentinelles et il savait qui était de garde. Ce qui se faisait la nuit par un chemin qui prenait son entrée en dessous de la maison de douane et arrivait au bout des champs de la maison de grand-père, qui était le propriétaire de ces champs qu'il cultivait à la suite, cinq mètres plus loin, d'une plantation d'épicéas très épaisse, d'où lieu de passage. Il passera en deux années vingt à vingt cinq personnes dont un colonel évadé, qui viendra après l'armistice le remercier pour les services rendus et témoigner de son patriotisme..... »

Famille DONY du Harcholet.

Composée de
Henri DONY, voiturier,
Marie son épouse
Odette la fille née en 1925.

Leur habitation fut un abri pour des évadés en transit, mais aussi pour des résistants qui se cachaient et pour des parachutistes anglais.

Un Alsacien de 20 ans de La Broque, René SCHWINTE, trouva refuge dans cette famille; il avait été enrôlé de force dans l'armée allemande et s'en évada. Ne pouvant rester caché en Alsace, il franchit la frontière et vint chez Henri et Marie DONY et y resta jusqu'à la fin de la guerre.

Les parents de René SCHWINTE, son frère et sa sœur furent déportés en Silésie en représailles de sa désertion.

Lors de la grande rafle du 24 septembre 1944, René SCHWINTE et Odette DONY ont réussi à éviter l'arrestation: Ils se sont cachés dans un tout petit abri préparé auparavant, sous la roue à aube qui faisait fonctionner la saboterie voisine de la ferme.

La ferme fut perquisitionnée plusieurs fois sans succès alors que des personnes recherchées par la Gestapo y étaient cachées.

Un impressionnant tunnel avait été aménagé dans le foin et dans leur cachette, les évadés, les résistants ou les parachutistes Anglais ne pouvaient pas être atteints par les coups de baïonnettes des Allemands qui piquaient dans la masse de foin afin de s'assurer que personne ne s'y cachait.

Odette DONY et René SCHWINTE se sont mariés après la guerre.

Jean-Pierre HOUEL précise dans son ouvrage que Raymond GANTELET boulanger de Senones ravitaillait en pain, les hommes cachés dans la ferme DONY.

Marie Louise BRIGNON né BREGEOT du Harcholet

qui habitait une maison neuve près de la ferme de ses beaux parents, dans un endroit isolé du Haut du Harcholet, hameau de la commune de Le Saulcy a accueilli des évadés, prisonniers de guerre et Alsaciens réfractaires ou déserteurs de la Wehrmacht ou du Reicharbeitsdienst.

Je savais pour l'avoir entendu dire dans ma famille que la femme d'un très lointain cousin de mes arrières grands-parents d'Alsace habitant de l'autre côté de la frontière s'était pliée en quatre pour accueillir des évadés.

Après recherches généalogiques, il s'avère en effet que la famille BRIGNON est apparentée de loin avec mes arrières grands-parents.

Cette famille dont le père Charles était Alsacien d'origine, né à Schirmeck en 1855, a trouvé tout naturel de rendre service aux évadés que leur confiaient entre autres passeurs, (mon grand-père et mon papa avant leur propre évasion) et mon grand-oncle.

J'ai trouvé une note manuscrite disant: « dans la famille BRIGNON du Harcholet, dont le fils Claude fut déporté, une Marie-Louise s'est dépensée sans compter pour accueillir et reconforter des évadés passés par la filière. »

Il s'avère qu'une Marie Louise BREGEOT est l'épouse d'un Louis BRIGNON et qu'ils sont les parents de Claude BRIGNON qui fut déporté.

Extraits du relevé de fiches sur la résistance alsacienne.

(Fond DODIN Archives de la Philomatique de Saint-Dié).

Avril 1942, Jean Joseph MARCHAL et Edmond Robert MARCHAL à Le Saulcy seront arrêtés par la gestapo et déportés pour aide apportée à des évadés. Jean Joseph MARCHAL est mort en déportation.

D'après un rapport non signé, déposé aux Archives Nationales,

« Etienne SCHMITT du Harcholet, Charles MARCHAL de Belval, Marie-Louise BRIGNON, Emile LAUNAY de le Saulcy faisaient également partie de cette même chaîne d'aidants. »

Extrait du rapport de Raymond BENOIT: « Historique des déportations de Le Saulcy du 18 août au 24 septembre 1944 ». Deux pages originales suivent.

« Depuis le début de l'occupation, le secteur(Le Saulcy-Senones) avait connu une relative tranquillité malgré les gardes frontières cantonnés à trois kilomètres au col du Hantz et les passages fréquents de prisonniers de guerre français évadés ainsi que la fuite de jeunes Alsaciens-Lorrain qui essayaient de gagner la zone libre pour échapper au service militaire dans la Wehrmacht.

Ce sont d'ailleurs ces passages clandestins qui ont valu l'arrestation de Messieurs J.Joseph MARCHAL et Edmond Robert MARCHAL arrêtés au mois d'avril 1943, motif « aide apportée à des prisonniers de guerre français évadés, pour les guider et les diriger sur une filière d'évasion qui leur permettait de gagner la zone libre ». (Affaire ODILLE de Moussey). Bon nombre d'habitants de Le Saulcy et de Belval faisaient partie de cette filière. Etienne SCHMITT du Harcholet, Charles MARCHAL maréchal ferrant à Belval, Madame Louise BRIGNON et Monsieur Emile LAUNAY.

Jean-Joseph MARCHAL est décédé en déportation, son fils Edmond est rentré. Ils ont obtenu tous les deux la carte D. Résistants. »

HISTORIQUE DES DEPORTATIONS DE LE SAULCY

DU 18 AOUT AU 24 SEPTEMBRE 1944

(Monsieur Raymond BENOIT)

Cet historique de la déportation du secteur de LE SAULCY SENONES est plutôt un rapport qui peut prouver que la résistance effective existait déjà depuis les premières arrestations de 1943.

Depuis le début de l'occupation, le secteur avait connu une relative tranquillité malgré les gardes-frontières cantonnés à trois kilomètres au col du HANTZ et les passages fréquents de prisonniers de guerre français évadés ainsi que la fuite des jeunes Alsaciens Lorrains qui essayaient de gagner la zone libre pour échapper au service militaire dans la Wermarch.

Cet historique de la déportation du secteur de LE SAULCY SENONES est plutôt un rapport qui peut prouver que la résistance effective existait déjà depuis les premières arrestations de 1943.

Depuis le début de l'occupation, le secteur avait connu une relative tranquillité malgré les gardes-frontières cantonnés à trois kilomètres au col du HANTZ et les passages fréquents de prisonniers de guerre français évadés ainsi que la fuite des jeunes Alsaciens Lorrains qui essayaient de gagner la zone libre pour échapper au service militaire dans la Wermarch.

Ce sont d'ailleurs ces passages clandestins qui ont valu l'arrestation de Messieurs J. Joseph MARCHAL et Edmond-Robert MARCHAL arrêtés au mois d'avril 1943, motif "aide apportée à des prisonniers de guerre français évadés, pour les guider et les diriger sur une filière d'évasion qui leur permettait de gagner la zone libre" (affaire Odille de MOUSSE). Bon nombre d'habitants de LE SAULCY et de BELVAL faisaient partie de cette filière, Etienne SCHMITT du HARCHOLET, Charles MARCHAL maréchal ferrand à BELVAL, Madame Louise BRIGNON et Monsieur Emile LAUNAY.

Jean-Joseph MARCHAL est décédé en déportation, son fils Edmond est rentré. Ils ont obtenu tous les deux la carte D. Résistants.

A partir de 1943, la Résistance, sous le nom de G.M.A., commençait à recruter ses cadres en contactant les anciens sous-officiers.

C'est ainsi que Monsieur André HOUTMANN, premier maître de la Marine Nationale en disponibilité, Emile SUBLON, Marcel DULOISY, Etienne SCHMITT, anciens sous-officiers, furent chargés de rechercher des hommes qui seraient aptes à récupérer les armes qui pourraient être parachutées quand le besoin s'en ferait sentir. C'est ainsi que les jeunes Louis L'HOTE, André ROPP, André L'HOTE, Maurice CACHEUR, Jean HISLER, Ernest MARCHAL... furent contactés pour se trouver sur le terrain du Mont le 13 août 1944, date du premier parachutage et où furent parachutés des officiers et soldats Anglais avec leur matériel.

Après la réussite de ce parachutage, la Résistance G.M.A. entrait dans une nouvelle phase. Le 15 août 1944, les cadres formés par cette organisation commençaient à enrôler sans méfiance tous les hommes de 18 à 50 ans de QUIEUX et du HARCHOLET. Ils étaient contactés tous individuellement et prévenus qu'ils devaient se tenir prêts à tout moment pour gagner le point de rassemblement qui leur serait désigné ultérieurement, porteurs d'une musette avec deux jours de vivres, d'une couverture et d'une forte pince à couper les fils de fer (après la guerre, nous avons appris que cette pince devait servir à couper les barbelés du camp de SCHIRMECK et du STRUDHOF, premier objectif du G.M.A.).

Transcription du témoignage de Colette JACOB née BRIGNON, fille de Marie Louise BRIGNON du 2 juillet 2013.

L'original est placé à la suite.

Madame Colette JACOB née BRIGNON, 20 ans en 1944.

Ma maman Marie Louise BRIGNON qui avait cinq enfants a pris beaucoup de risques pendant la guerre 1939 -1945.

Elle a hébergé Mr MARLIER qui était un des chefs de la Résistance et qui, recherché par les nazis, s'est caché dans notre maison située au dessus du Harcholet. Malheureusement, il se montrait de temps en temps, on le voyait de loin et c'est ainsi que notre maison quasi-neuve a été brûlée le 4 octobre 1944 ainsi que la ferme de mes grands-parents toute proche. La maison des MARLIER, en contrebas sur le même chemin avait été brûlée le 24 septembre. Dans leur cave, il y avait toutes les provisions qui n'avaient pas encore été distribuées. Heureusement que ce 4 octobre, maman était partie à bicyclette pour porter un courrier de MARLIER pour la Résistance, sinon elle aurait été prise. Elle était agent de liaison de Monsieur MARLIER, mais bouche cousue, on ne savait pas à qui elle allait porter les courriers. Monsieur MARLIER était caché chez nous dans notre maison quand elle a brûlé, il a eu de la chance de ne pas être brûlé avec. Il n'a pas voulu reconnaître que maman travaillait pour lui et que notre maison a été brûlée parce qu'on l'hébergeait. Il était bien à l'abri dans une cachette dans notre cave, les Allemands ne l'ont pas vu mais moi, j'ai été arrêtée. Il est sorti des ruines seulement quand il n'y avait plus personne. C'est au café PRECHEUR, sur la route de Moussey au Saulcy que MARLIER s'est caché après. Nous n'avons eu aucun mot de reconnaissance pour avoir eu notre maison brûlée en aidant la Résistance, pas un seul petit mot de Mr MARLIER, rien du tout, pourtant il était apparenté avec nous par les PIERRON. Son fils a été arrêté le 24 septembre et déporté à Dachau: il est mort des suites de déportation peu après la libération du camp. Maman aurait bien aimé une reconnaissance. Mr MARLIER savait pourtant que maman avait du courage et avait pris beaucoup de risques pour l'aider.

Mon frère Claude BRIGNON qui n'avait que 18 ans a été arrêté par la milice et la Gestapo, le 4 octobre 1944, les armes à la main. Mécanicien dans la marine, il remontait des armes qui avaient été parachutées. Moi, j'ai été arrêtée dans notre maison du Harcholet et mise au mur face à 4 fusils. Je me suis dit: « ça y est c'est fini, c'est ma dernière heure. A 20 ans quand vous voyez 4 fusils comme ça! » Ils m'ont demandé:- « où est Claude BRIGNON ? ». J'ai répondu:- « je ne sais pas qui c'est! ». Alors ils ont dit:- « ne vous faites pas de soucis, on l'a déjà arrêté ». Heureusement que maman n'était pas là ce 4 octobre 1944. Des images me sont restées en mémoire: derrière chaque arbre, il y avait un homme vêtu de noir, des miliciens qui parlaient parfaitement le français et qui savaient tout sur ma famille, sur mes grands-parents Charles BRIGNON et Marie Claire née PIERRON (mon grand-père né à Schirmeck, parti en 1870 pour ne pas être allemand), qui avaient déjà caché à la guerre de 1914 un prisonnier de guerre qui d'ailleurs a épousé ma tante. Les miliciens le savaient alors ils ont aussi brûlé la maison de mes grands-parents.

Par qui la gestapo pouvait elle avoir été aussi bien renseignée ?

Après mon arrestation, ils m'ont mise dans la voiture et m'ont conduite au château de Belval où il y avait la Gestapo. C'est pendant ce temps là qu'ils ont brûlé notre maison et celle de mes grands-parents.

Au château de Belval, ils ont fait beaucoup de martyrs. Ils ont passé la nuit à les torturer. J'entendais crier de douleur tout autour, c'était horrible. J'étais enfermée dans une pièce, seule avec ordre d'éplucher durant toute la nuit une énorme quantité de pommes de terre pour les Allemands et pendant ce temps là, j'ai entendu crier de douleur tout autour. Je ne peux pas dire combien il y avait de tortionnaires.

Le lendemain, j'ai été emmenée à Senones et j'ai retrouvé les personnes arrêtées et gardées dans l'abbaye de Senones. Il n'y avait que des hommes et ils n'étaient pas tous des résistants. Mon frère et moi avons été interrogés séparément par un tribunal de la Gestapo; lui juste avant moi et en sortant de l'interrogatoire, ils l'ont lancé de l'autre côté de la pièce, complètement désarticulé. Il n'a pas crié. C'est une image terrible que j'ai gardé, une vision horrible pour moi de voir mon frère dans cet état. Je n'ai pas eu le temps de lui parler car ils m'ont appelée tout de suite après. Il m'a été reproché de parler anglais. Il y avait eu des Anglais parachutés et j'avais été vue parlant avec eux. Je me revois devant cette grande bande de la Gestapo. Il y en a un qui m'a demandé si j'étais parente avec le Dr René BRIGNON: j'ai dit -« oui ». (René BRIGNON était mon cousin et étant officier dans l'armée il avait été fait prisonnier de guerre: il était dans un oflag en Allemagne). Après cette question, j'ai été libérée.

Ces 4 et 5 octobre 1944, j'étais la seule femme, on m'a relâchée la nuit à Senones en me disant:- « qu'on ne vous revoie plus !!! ». Je me suis retrouvée dans le caniveau. Le pire, c'était la Gestapo avec les miliciens. Claude disait que l'interrogatoire de la Gestapo pour lui avait été pire que tout le séjour à Dachau.

Quand j'ai été relâchée, je ne savais pas où était maman, j'ai eu du mal de la retrouver. Plus de maison, plus rien, et c'était pareil pour la ferme de mes grands-parents. C'est une dame prénommée Nelly de Mousseuse qui m'a hébergée. Elle m'a recueillie quand j'étais à la rue, le jour où la Gestapo m'a libérée à Senones, alors je suis montée à pied jusque chez elle, dans une maison de la rue qui monte de Mousseuse vers Le Saulcy, sur la droite. Elle cachait des Anglais dans sa cave et pourtant les Allemands passaient par là très souvent. Elle avait du courage. Nous, on l'a accueillie plus tard, dans notre maison de Nancy, après que les Américains soient venus.

Ma sœur avait trouvé à se loger et quand j'ai retrouvé ma mère, les Allemands lui apportaient de la viande car elle devait la cuisiner pour eux. Un jour que j'étais dans cette maison là, (alors qu'ils avaient dit:"qu'on vous revoie plus!!"), j'ai donné à lécher au chien, les gros morceaux de viande à cuire: il fallait bien que je me venge!

Mon frère est rentré de déportation en triste état. Etant mécanicien dans la marine auparavant, il n'a pas pu reprendre son travail et a été réformé militaire. Il a fait connaître ce qui s'est passé en s'occupant de l'association des déportés du Léonberg et il faisait connaître la vérité en séparant bien « Nazis » et « Allemands ».

Des personnes en ont voulu à Claude parce qu'elles ont dit que c'était à cause de lui, parce qu'il avait été pris les armes à la main le 4 octobre, que tous ces gens avaient été emmenés or j'ai appris plus tard que l'opération avait été décidée en haut lieu bien avant l'arrestation de mon frère et que l'arrestation massive ne dépendait absolument pas de ce qui s'était passé ce 4 octobre 1944.

Claude n'a parlé qu'après 50 ans, il n'a rien voulu dire avant. Il pesait 37 kilos quand il est

rentré et il avait les cheveux blancs. Il avait une force de caractère terrible. Il a dit qu'il n'a pas montré la forte tête là-bas, qu'il a toujours obéi pour pouvoir revenir et témoigner.

Ceux qui faisaient la forte tête se faisaient frapper.

Il a eu beaucoup de maladies: tuberculose, choléra et il a été opéré à vif d'une mastoïdite.

Ma maman a fait des études d'infirmière pour s'occuper des déportés qui rentraient. Elle était sergent, infirmière major au centre sanitaire. Elle allait les attendre en espérant voir rentrer mon frère qui finalement est rentré de Dachau. Il était tuberculeux comme beaucoup. Après, elle est partie dans le midi, parce que mon frère avait contaminé aussitôt mes deux sœurs.

Maman a été passeuse entre 1940 à 1943. Je me souviens de trois prisonniers de guerre accueillis par maman. Un s'appelait Monsieur LOUIS, il a continué de donner de ses nouvelles, il habitait dans l'Aquitaine, du côté de Bordeaux. Je n'ai pas vu le passeur qui les a amenés jusque chez nous. Maman a payé un billet de train à chacun de ces évadés et les a emmenés dans notre maison de Nancy. Puis elle les a accompagnés encore plus loin. Monsieur LOUIS a été reconnaissant, il nous a envoyé des colis de nourriture et il a remboursé maman du prix du billet de train. On n'a jamais eu de nouvelle du deuxième, ni des autres évadés. C'est dans le début de la guerre que maman a passé ces trois PG. Mon père était à la SNCF à Clermont-Ferrand pendant la guerre. Ma mère ne s'est pas fait prendre comme les autres passeurs: les MARCHAL ..., parce qu'elle n'était pas sur place à ce moment là, elle était à Nancy tout comme moi qui y faisais mes études. A l'époque, je n'ai rien su sur la composition de la filière d'évasion, je sais juste qu'elle les a emmenés au-delà de Nancy.

Mais après lecture du courrier de Mr LARTIGAU de Dax adressé à votre grand-oncle, je comprends aujourd'hui que c'est probablement par cette filière que les deux évadés dont je vous ai parlé sont sortis de leur camp de prisonniers, qu'ils sont arrivés à la Claquette, qu'ils ont passé la frontière avec Michel FERRY et que celui ci les a déposés en vue de notre maison sachant qu'ils y trouveraient de l'aide. Monsieur LARTIGAU signalant à ses compatriotes de la région de Bordeaux, prisonniers en Allemagne, la possibilité de s'évader et de rentrer en France en passant par la gare de Rothau puis par la maison de la Claquette devant laquelle il y avait deux pompes à essence dont le propriétaire les ferait passer la frontière et les confierait de l'autre côté à des personnes de confiance.

Personnellement je n'ai vu que les trois évadés dont je vous ai parlé. Ma mère a été très discrète dans tout ça. Elle ne nous disait pas tout. Maman, pour nous protéger sans doute, ne voulait pas nous mettre dans la confiance de ses actes de résistance.

Votre grand-père est né en 1898 et ma mère en 1901: c'était la même génération.

Je ne savais pas qui d'autres à Quieux ou au Harcholet hébergeait des évadés en même temps que maman. Ma mère ne nous disait pas et moi à l'époque j'étais jeune, je m'occupais des petits, je faisais la cuisine quand elle était partie faire la passeuse ou l'agent de liaison.

Fait à Russ le 2 juillet 2013.

Madame Colette JACOB née BRIGNON, 20 ans en 1944.

Ma maman Marie Louise BRIGNON qui avait cinq enfants a pris beaucoup de risques pendant la guerre 1939 -1945.

Elle a hébergé Mr MARLIER qui était un des chefs de la Résistance et qui, recherché par les nazis, s'est caché dans notre maison située au dessus du Harcholet. Malheureusement, il se montrait de temps en temps, on le voyait de loin et c'est ainsi que notre maison quasi-neuve a été brûlée le 4 octobre 1944 ainsi que la ferme de mes grands-parents toute proche. La maison des MARLIER, en contrebas sur le même chemin avait été brûlée le 24 septembre. Dans leur cave, il y avait toutes les provisions qui n'avaient pas encore été distribuées. Heureusement que ce 4 octobre, maman était partie à bicyclette pour porter un courrier de MARLIER pour la Résistance, sinon elle aurait été prise. Elle était agent de liaison de Monsieur MARLIER, mais bouche cousue, on ne savait pas à qui elle allait porter les courriers. Monsieur MARLIER était caché chez nous dans notre maison quand elle a brûlé, il a eu de la chance de ne pas être brûlé avec. Il n'a pas voulu reconnaître que maman travaillait pour lui et que notre maison a été brûlée parce qu'on l'hébergeait. Il était bien à l'abri dans une cachette dans notre cave, les Allemands ne l'ont pas vu mais moi, j'ai été arrêtée. Il est sorti des ruines seulement quand il n'y avait plus personne. C'est au café PRECHEUR, sur la route de Mousseu au Saulcy que MARLIER s'est caché après. Nous n'avons eu aucun mot de reconnaissance pour avoir eu notre maison brûlée en aidant la Résistance, pas un seul petit mot de Mr MARLIER, rien du tout, pourtant il était apparenté avec nous par les PIERRON. Son fils a été arrêté le 24 septembre et déporté à Dachau: il est mort des suites de déportation peu après la libération du camp. Maman aurait bien aimé une reconnaissance. Mr MARLIER savait pourtant que maman avait du courage et avait pris beaucoup de risques pour l'aider.

Mon frère Claude BRIGNON qui n'avait que 18 ans a été arrêté par la milice et la Gestapo, le 4 octobre 1944, les armes à la main. Mécanicien dans la marine, il remontait des armes qui avaient été parachutées. Moi, j'ai été arrêtée dans notre maison du Harcholet et mise au mur face à 4 fusils. Je me suis dit : « ça y est c'est fini, c'est ma dernière heure. A 20 ans quand vous voyez 4 fusils comme ça! » Ils m'ont demandé:- « où est Claude BRIGNON ? ». J'ai répondu:- « je ne sais pas qui c'est! ». Alors ils ont dit:- « ne vous faites pas de soucis, on l'a déjà arrêté ». Heureusement que maman n'était pas là ce 4 octobre 1944. Des images me sont restées en mémoire: derrière chaque arbre, il y avait un homme vêtu de noir, des miliciens qui parlaient parfaitement le français et qui savaient tout sur ma famille, sur mes grands-parents Charles BRIGNON et Marie Claire née PIERRON (mon grand-père né à Schirmeck, parti en 1870 pour ne pas être allemand), qui avaient déjà caché à la guerre de 1914 un prisonnier de guerre qui d'ailleurs a épousé ma tante. Les miliciens le savaient alors ils ont aussi brûlé la maison de mes grands-parents.

Par qui la gestapo pouvait elle avoir été aussi bien renseignée ?

Après mon arrestation, ils m'ont mise dans la voiture et m'ont conduite au château de Belval où il y avait la Gestapo. C'est pendant ce temps là qu'ils ont brûlé notre maison et celle de mes grands-parents.



Au château de Belval, ils ont fait beaucoup de martyrs. Ils ont passé la nuit à les torturer. J'entendais crier de douleur tout autour, c'était horrible. J'étais enfermée dans une pièce, seule avec ordre d'éplucher durant toute la nuit une énorme quantité de pommes de terre pour les Allemands et pendant ce temps là, j'ai entendu crier de douleur tout autour. Je ne peux pas dire combien il y avait de tortionnaires.

Le lendemain, j'ai été emmenée à Senones et j'ai retrouvé les personnes arrêtées et gardées dans l'abbaye de Senones. Il n'y avait que des hommes et ils n'étaient pas tous des résistants. Mon frère et moi avons été interrogés séparément par un tribunal de la Gestapo; lui juste avant moi et en sortant de l'interrogatoire, ils l'ont lancé de l'autre côté de la pièce, complètement désarticulé. Il n'a pas crié. C'est une image terrible que j'ai gardé, une vision horrible pour moi de voir mon frère dans cet état. Je n'ai pas eu le temps de lui parler car ils m'ont appelée tout de suite après. Il m'a été reproché de parler anglais. Il y avait eu des Anglais parachutés et j'avais été vue parlant avec eux. Je me revois devant cette grande bande de la Gestapo. Il y en a un qui m'a demandé si j'étais parente avec le Dr René BRIGNON: j'ai dit -« oui ». (René BRIGNON était mon cousin et étant officier dans l'armée il avait été fait prisonnier de guerre: il était dans un oflag en Allemagne). Après cette question, j'ai été libérée.

Ces 4 et 5 octobre 1944, j'étais la seule femme, on m'a relâchée la nuit à Senones en me disant :- « qu'on ne vous revoie plus !!! ». Je me suis retrouvée dans le caniveau. Le pire, c'était la Gestapo avec les miliciens. Claude disait que l'interrogatoire de la Gestapo pour lui avait été pire que tout le séjour à Dachau. Quand j'ai été relâchée, je ne savais pas où était maman, j'ai eu du mal de la retrouver. Plus de maison, plus rien, et c'était pareil pour la ferme de mes grands-parents. C'est une dame prénommée Nelly de Moussey qui m'a hébergée. Elle m'a recueillie quand j'étais à la rue, le jour où la Gestapo m'a libérée à Senones, alors je suis montée à pied jusque chez elle, dans une maison de la rue qui monte de Moussey vers Le Saulcy, sur la droite. Elle cachait des Anglais dans sa cave et pourtant les Allemands passaient par là très souvent. Elle avait du courage. Nous, on l'a accueillie plus tard, dans notre maison de Nancy, après que les Américains soient venus. Ma sœur avait trouvé à se loger et quand j'ai retrouvé ma mère, les Allemands lui apportaient de la viande car elle devait la cuisiner pour eux. Un jour que j'étais dans cette maison là, (alors qu'ils avaient dit:"qu'on vous revoie plus!!"), j'ai donné à lécher au chien les gros morceaux de viande à cuire: il fallait bien que je me venge!

Mon frère est rentré de déportation en triste état. Etant mécanicien dans la marine auparavant, il n'a pas pu reprendre son travail et a été réformé militaire. Il a fait connaître ce qui s'est passé en s'occupant de l'association des déportés du Léonberg et il faisait connaître la vérité en séparant bien « Nazis » et « Allemands ».

Des personnes en ont voulu à Claude parce qu'elles ont dit que c'était à cause de lui, parce qu'il avait été pris les armes à la main le 4 octobre, que tous ces gens avaient été emmenés or j'ai appris plus tard que l'opération avait été décidée en haut lieu bien avant l'arrestation de mon frère et que l'arrestation massive ne dépendait absolument pas de ce qui s'était passé ce 4 octobre 1944.

Claude n'a parlé qu'après 50 ans, il n'a rien voulu dire avant. Il pesait 37 kilos quand il est



rentré et il avait les cheveux blancs. Il avait une force de caractère terrible. Il a dit qu'il n'a pas montré la forte tête là-bas, qu'il a toujours obéi pour pouvoir revenir et témoigner.

Ceux qui faisaient la forte tête se faisaient frapper.

Il a eu beaucoup de maladies: tuberculose, choléra et il a été opéré à vif d'une mastoïdite.

Ma maman a fait des études d'infirmière pour s'occuper des déportés qui rentraient. Elle était sergent, infirmière major au centre sanitaire. Elle allait les attendre en espérant voir rentrer mon frère qui finalement est rentré de Dachau. Il était tuberculeux comme beaucoup. Après, elle est partie dans le midi, parce que mon frère avait contaminé aussitôt mes deux sœurs.

Maman a été passeuse entre 1940 à 1943. Je me souviens de trois prisonniers de guerre accueillis par maman. Un s'appelait Monsieur LOUIS, il a continué de donner de ses nouvelles, il habitait dans l'Aquitaine, du côté de Bordeaux. Je n'ai pas vu le passeur qui les a amenés jusque chez nous. Maman a payé un billet de train à chacun de ces évadés et les a emmenés dans notre maison de Nancy. Puis elle les a accompagnés encore plus loin. Monsieur LOUIS a été reconnaissant, il nous a envoyé des colis de nourriture et il a remboursé maman du prix du billet de train. On n'a jamais eu de nouvelle du deuxième, ni des autres évadés. C'est dans le début de la guerre que maman a passé ces trois PG. Mon père était à la SNCF à Clermont-Ferrand pendant la guerre. Ma mère ne s'est pas fait prendre comme les autres passeurs: les MARCHAL ..., parce qu'elle n'était pas sur place à ce moment là, elle était à Nancy tout comme moi qui y faisais mes études. A l'époque, je n'ai rien su sur la composition de la filière d'évasion, je sais juste qu'elle les a emmenés au-delà de Nancy.

Mais après lecture du courrier de Mr LARTIGAU de Dax adressé à votre grand-oncle, je comprends aujourd'hui que c'est probablement par cette filière que les deux évadés dont je vous ai parlé sont sortis de leur camp de prisonniers, qu'ils sont arrivés à la Claquette, qu'ils ont passé la frontière avec Michel FERRY et que celui-ci les a déposés en vue de notre maison sachant qu'ils y trouveraient de l'aide. Monsieur LARTIGAU signalant à ses compatriotes de la région de Bordeaux, prisonniers en Allemagne, la possibilité de s'évader et de rentrer en France en passant par la gare de Rothau puis par la maison de la Claquette devant laquelle il y avait deux pompes à essence dont le propriétaire les ferait passer la frontière et les confierait de l'autre côté à des personnes de confiance.

Personnellement je n'ai vu que les trois évadés dont je vous ai parlé. Ma mère a été très discrète dans tout ça. Elle ne nous disait pas tout. Maman, pour nous protéger sans doute, ne voulait pas nous mettre dans la confidence de ses actes de résistance.

Votre grand-père est né en 1898 et ma mère en 1901 : c'était la même génération. Je ne savais pas qui d'autres à Quieux ou au Harcholet hébergeait des évadés en même temps que maman. Ma mère ne nous disait pas et moi à l'époque j'étais jeune, je m'occupais des petits, je faisais la cuisine quand elle était partie faire la passeuse ou l'agent de liaison.

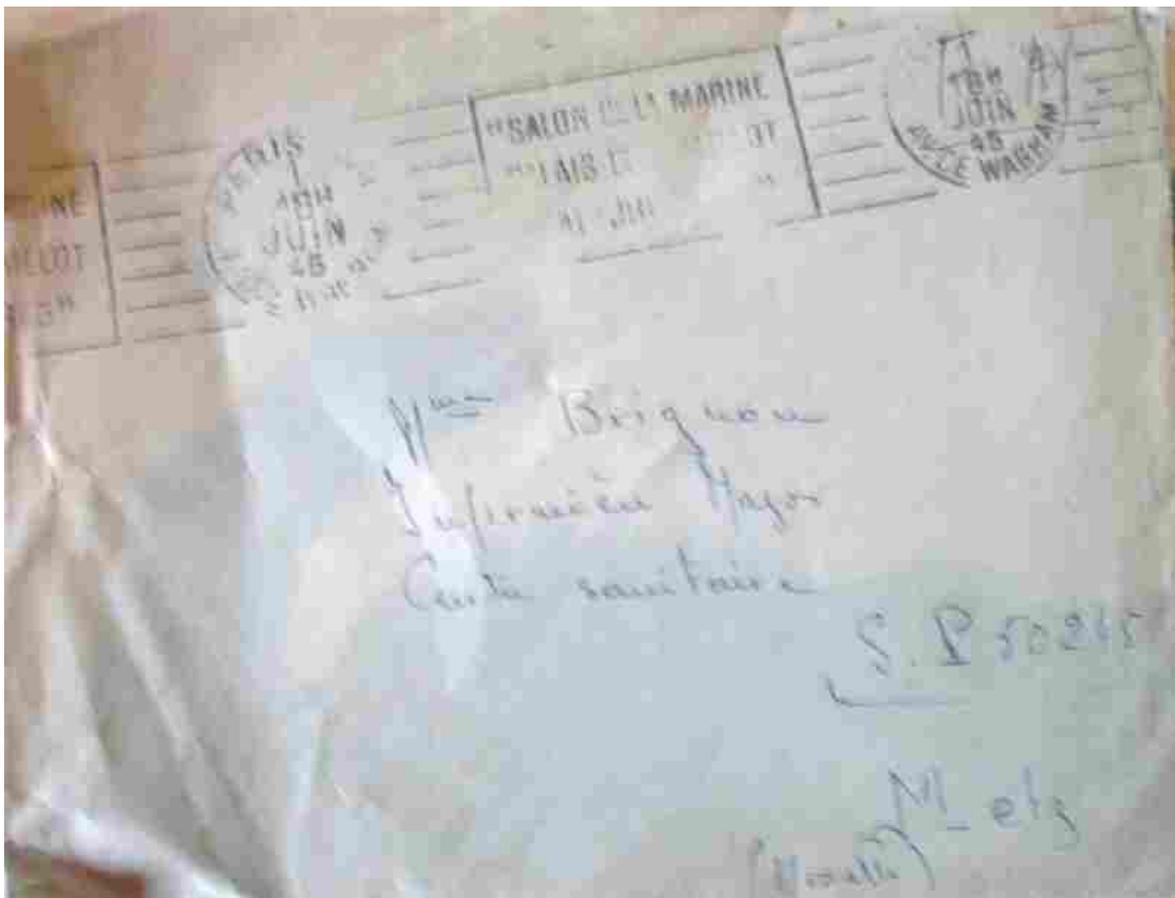
Fait à Russ le 2 juillet 2013.



Madame Marie Louise BRIGNON conservait précieusement une pile de courriers datant de la période où elle était infirmière militaire pour soigner les déportés rapatriés, courriers que sa fille n'avait jamais lu auparavant.

Les courriers sont adressés à

Madame BRIGNON
Infirmière Major
Centre sanitaire
SP 50215
Metz
Moselle



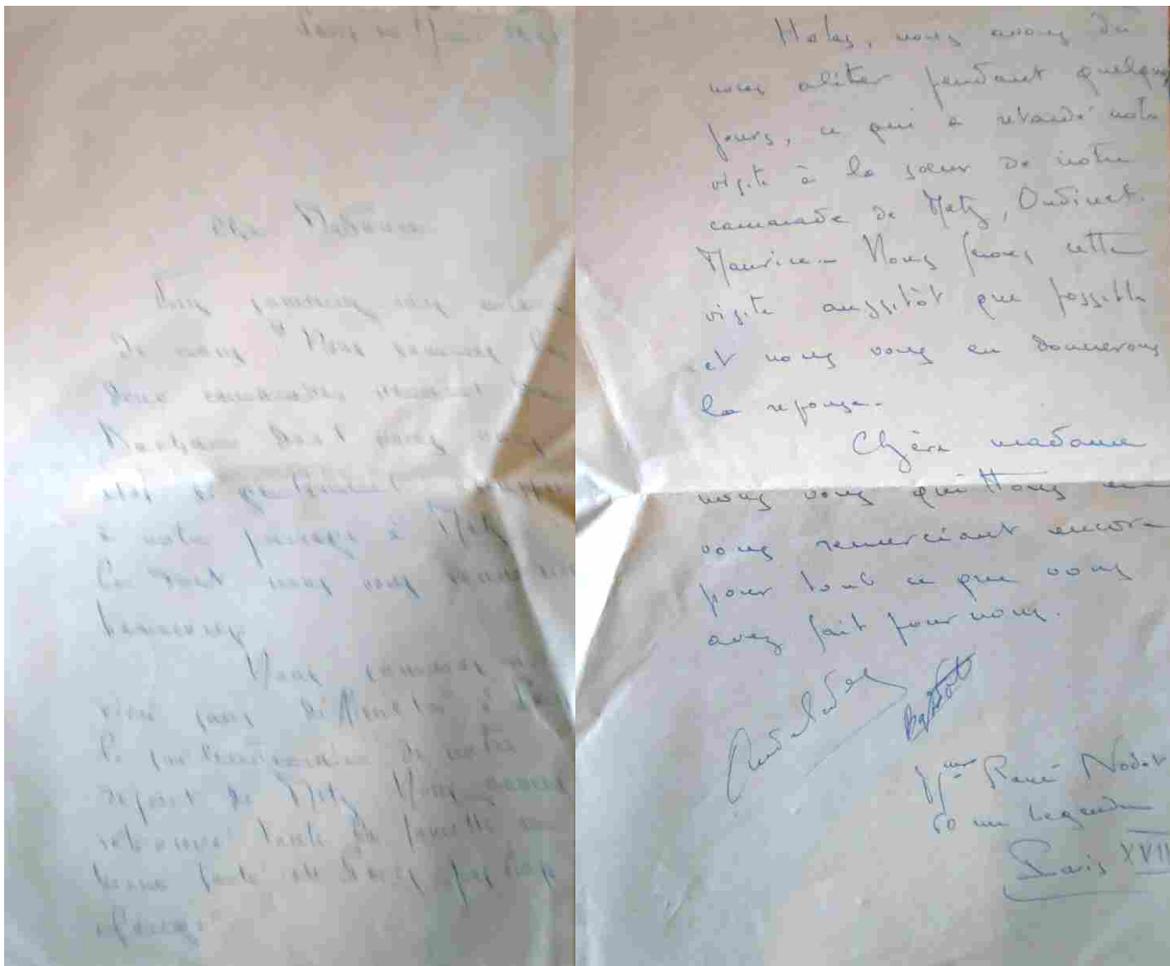
Transcription suivie de l'original du courrier adressé en juin 1945 à Marie Louise BRIGNON par Mr René NODOT de Paris.

Paris le 1 juin 1945.

Chère Madame,

Vous vous souvenez encore de nous ?

Nous sommes les deux camarades venant de Dachau dont vous vous êtes si gentiment occupé à notre passage à Metz. Nous vous remercions beaucoup. Nous sommes arrivés sans difficulté à Paris, le surlendemain de notre départ de Metz. Nous avons retrouvé toute notre famille et Paris pas trop changés. Hélas, nous avons dû nous aliter pendant quelques jours ce qui a retardé notre visite à la sœur de notre camarade de Metz, OUDINOT Maurice. Nous ferons cette visite aussitôt que possible et nous vous en ferons la réponse. Chère madame, nous vous quittons en vous remerciant encore de tout ce que vous avez fait pour nous. █



Lucie DURAND,

épicière tout en haut du Rain de Collé à Moussey fournissait des victuailles sans tickets aux évadés de passage dans le village et ravitaillait le maquis.

Je savais qu'une dame prénommée Lucie avait apporté aide ou soutien à mon grand-père, ma grand-mère et mon plus jeune oncle, évadés d'Alsace, lorsqu'ils étaient cachés sous le nom de DIDIER, à Moussey et ses environs. Ils étaient activement recherchés par la Gestapo suite à l'arrestation de papa et de son frère aîné le 16 mai 1944 et ont vécu dans la clandestinité, sans ressources durant six mois.

Grand-père avait fait quelques confidences sur les six mois de vie de proscrits à Moussey et dans ses environs à son cousin Jules FERRY de la Bourgonce en présence de sa fille Marie-Louise qui me les a répétées en 2012. C'est ainsi que j'ai pu apprendre que Lucie était une épicière d'un écart de Moussey qui lui avait souvent fourni des victuailles sans tickets.

Ayant appris que l'épicière de Moussey prénommée Lucie se nommait DURAND et qu'elle avait deux filles, j'ai pris contact avec une ses filles, Nicole DUMOULIN qui m'a dit:

« Je sais que maman fournissait de la nourriture sans tickets à des évadés et ravitaillait les maquisards, mais elle n'en a parlé qu'après la guerre car elle ne voulait pas que nous vendions la mèche. On était petite quand ça se passait, je suis née en 1936, ma sœur Michèle, en 1933; maman avait peur qu'on parle, donc elle ne disait rien devant nous. Mais nous nous doutions bien qu'il se passait quelque chose. »

Nicole DUMOULIN et sa sœur Michèle ARMBRUSTER se souviennent de cette période de guerre et m'ont confié 4 pages de souvenirs que je joins en pages suivantes.

Micèle ARMBRUSTER - Nicole DUMOULIN mées DURAND

quelques souvenirs.

Sous pensions bien que Maman ravitaillait le maquis, mais elle ne nous en a parlé qu'après la guerre.

Sous étions petites (Micèle née le 31.12.1933 / Nicole 26.4.1936)

Maman avait peur que nous parlions

Lorsqu'elle donnait son ravitaillement, elle nous enfermait dans la cuisine (pièce contiguë au magasin). Puis nous, nous regardions par le trou de la serrure - nous apercevions 2 ou 3 hommes, nous croyions même avoir vu certains avec des fusils.

Une connaissance de Bertauchamp m'a dit un jour qu'un M^r AUBRY (aujourd'hui DC) qui était au maquis de Viom Bois savait qu'une dame avec 2 fillettes ravitaillait les maquisards. Suite à une communication téléphonique avec ce Monsieur, le nom ne devait pas être divulgué, c'était M^r FREINE garde chasse à Houssey qui faisait le relais.

Suite à un courriel retrouvé dans les papiers de Papa, les SS et la Gestapo recherchaient dans Houssey la personne qui ravitaillait le maquis. C'est l'arrivée bruyante des Américains qui évita des recherches trop sérieuses: nous étions toutes les 3 sauvées. Comme dernier signe de représailles, faute de nom, le village devait être incendié.

Maman ne montrait jamais son inquiétude et elle nous présentait Nous dormions habillées toutes les 3 dans le même lit - Madame Germaine SUBLON épouse d'Eugène dit "l'agène" (un sobriquet) menuisier de son métier, avait aménagé sa cave, nous étions

2)

en mitoyenneté. Leur cave était mieux que la nôtre pour nous abriter des bombardements... M^{me} SUBLON avait mis un matelas sur le tas de pommes de terre et nous dormions tous ensemble, c'est à dire 7 personnes. M^{me} SUBLON est DcJ en déportation.

Il y avait aussi le COCUSSE (encore un sobriquet) et Alice HAIN ils n'avaient peur de rien. Un jour qu'ils étaient à leur table des maquisards, les Allemands sont arrivés, au moment où ils pénétraient dans la maison par la porte principale (de l'est) les hôtes de Cocusse se sauvaient de justesse par une porte arrière. Heureusement ils étaient aussitôt dans la forêt.

Un matin que Maman ouvrait les volets, nous avons vu un chien qui appartenait aux Allemands, il était assis, immobile dans le pré de M^{me} BALLAND (une voisine). Maman a tout de suite pensé que c'était un chien détecteur d'émetteurs. Nous avons avisé immédiatement M^{me} FREINE qui est arrivée sans tarder et a tué le chien.

À l'école, dans notre classe nous avions une petite juive: Liliane WERTHEIMER, la gestapo est venue la chercher. Les Hassiens sont entrés sans frapper et sont allés directement à la place de Liliane. Nous ne l'avons plus revue.

La maîtresse n'a pas eu besoin de nous imposer le silence, nous avions toutes compris que c'était très grave, cet épisode nous a marqué. Un autre jour, toujours la gestapo, est venue chercher le directeur de l'école des garçons: M^{me} SITO NOT (DcJ en déportation).

Au cours de cette guerre, il a fallu loger des Allemands. Lorsqu'ils sont venus choisir une chambre, Maman leur a fait visiter la maison. c'était un ordre.

3)

Dans la chambre de Hamon, l'officier a vu un caduc "Jésus ou Jochin des Oliviers" il a dit : Je vous laisse votre chambre, car j'ai le cache semblable à la maison. Il a donc choisi la chambre des enfants.

Nous devions aussi le soir nourrir des soldats Allemands, pour les destabéliser, nous mangions de plus en plus tôt. De toute façon, souvent vers 18h Hamon allait avec René CLAUDE (une voisine) en forêt faire du bois de chauffage. Elles avaient le feu vert de H² CLADT qui habitait la maison forestière des Charvons.

Comme partout dans le monde il y a des bons et des mauvais. Une petite anecdote amusante, nous élevions des poules, un Allemand voulait des œufs, pour se faire comprendre il s'est mis à faire la poule...

Lorsque Hamon s'absentait, nous ne restions jamais seules, c'est H^{me} CLAUDE (la Hamon de Rende) qui s'occupait de nous.

Un après midi un tank de soldats Allemands était stationné devant la maison. Ils ont reçu l'ordre de partir immédiatement, ils étaient en possession de viande, ils nous ont fait signe et nous ont remis la viande.

Nous nous souvenons bien du 24 septembre 44, une journée gravée dans nos mémoires. C'était un dimanche, Hamon était à la "petite messe". En arrivant vers la crèche, les Allemands ne voulaient pas la laisser passer pour nous rejoindre à la maison, c'est H² P₄ directeur d'usine qui a parlé avec eux pour obtenir

4).

un avis favorable afin qu'elle puisse nous rejoindre : l'accord fut donné.

Notre Haman avait bien du courage car de l'église à la maison il y a 2 bons km. et surtout la montée dite du "Rain de Colli".

Lorsqu'elle est arrivée, nous étions prêts, M^{me} SUBLON s'était occupé de nous et nous sommes tous partis à la même lieu désigné par les Allemands.

Nous devions laisser la maison ouverte, mais au retour tout était pillé.

Il y avait les femmes et les enfants d'un côté, de l'autre les hommes. Nous sommes restés toute la journée, M^{re} l'Abbé Jasmann récitait le chapelet en faisant des allers et retours dans la cour. En fin de journée les hommes nous ont quittés. Les soir à la tombée de la nuit, aucune lumière ne devait filer à travers les volets. Nous calfeutrions les fenêtres avec des couvertures et nous entendions le passage des Allemands. Le bruit de leurs botts résonne encore dans nos têtes.

Il y avait une très grande amitié, une très grande solidarité avec tous les voisins. Nous étions surtout avec les familles Loevenguth Georges (ce dernier était prisonnier comme notre Papa) et Loevenguth Henri (de 9 en déportation) les familles avaient des enfants de notre âge.

Après la guerre notre Haman a toujours été très discret sur cet épisode, nous n'en parlons qu'en famille.

Fait le 1^{er} Octobre 2014 J. Damoulin M. Gimbuster.

La Famille THOMAS

composée de

Gaston le chef de famille,
d'Adrienne son épouse
et de leurs quatre enfants :
Lucette, André, Jacques et Muguette

tenait la boulangerie épicerie au Puid, petit village vosgien proche de la frontière et a accueilli des Alsaciens et des prisonniers évadés.

Monsieur André VALENTIN, instituteur à l'école du Puid et qui devint Chef de centaine au 1^{er} RCV FFI en fait mention sur l'attestation qu'il a rédigée, en faveur de Jacques THOMAS né le 9 décembre 1929 à Moussey, sur sa demande de carte de Combattant Volontaire de la Résistance auprès de l'Office National des Anciens Combattants et Victimes de Guerre.

Transcription d'un extrait du témoignage de Monsieur VALENTIN André qui sera suivi de la copie de l'intégralité de son témoignage.

« Responsable du centre de démobilisation de Saint-Germain -des -Fossés (Aspirant de réserve), dès octobre 1940.

J'ai été interné par les hommes de DARNAN en août 1941 et interné à l'hôtel de Russie à Vichy, PC à l'époque de la milice.

J'étais accusé d'avoir délivré de fausses feuilles de démobilisation à des réservistes résidant en zone interdite leur permettant de franchir sans ennui la ligne de démarcation France libre-France occupée à Moulins (Allier)

Me sentant en liberté surveillée, je décide de regagner les Vosges.

Le 2 novembre 1941, je prends possession du poste d'instituteur à l'école mixte du Puid.

La famille de Gaston THOMAS, boulanger épicier m'accueille avec sympathie, favorisant mon installation.

Très vite je me rends compte que Gaston THOMAS offre le gîte et le couvert à des Alsaciens de la vallée de la Bruche qui refusent de devenir Allemands.

(Exemple, la famille MATHIEU de Saulxures Bas-Rhin).

Jacques THOMAS est mon élève, un élève fort sympathique qui est conscient du danger couru par les siens du fait de leur activité clandestine, activité qu'ils n'ont pas pu cacher à Jacques, lorsque les premiers réfractaires, constituant l'embryon du maquis de Châtas (février 1944), viennent de jour, se ravitailler chez ses parents. »

L'attestation de Mr VALENTIN André, Chef de centaine au 1^{er} R.C.V. F.F.I. en faveur de la famille THOMAS et de Jacques en particulier se trouve en page suivante suivie de la transcription du témoignage de Jacques THOMAS du 5 mai 2014 et de l'original.

Témoignage de Jacques THOMAS le 5 mai 2014 suivi de la photocopie de l'original.

« Mon père a travaillé avec Michel FERRY de La Claquette pour le passage de prisonniers. Je l'ai très bien connu: il m'a vendu ma première moto.

Mon père en faisait passer aussi: c'est lui qui est allé chercher à Saulxures (Bas-Rhin) la famille MATHIEU composé du père prénommé Jules, de son épouse et de deux filles qui voulait fuir l'Alsace et il leur a fait passer la frontière.

Quelques jours après, des SS ont demandé à mon père s'il savait où se trouvaient les MATHIEU de Saulxures, mon père a répondu qu'il n'en savait rien, alors un des Allemands a dit:- « Grand filou ! » Peut être bien qu'il se doutait de quelque chose.

Jules MATHIEU a été arrêté à la Petite-Raon le 24 septembre 1944, papa et moi on a été pris chez nous au Puid, le 24 septembre 1944.

La Wehrmacht entourait le village et il y avait 7 SS.

Ils ont cherché les résistants, un par un chez eux: ils avaient les noms.

Ils m'ont montré la liste du Vermont écrite sur une feuille de calepin au crayon de papier.

Ils nous ont emmenés avec mon père et 2 résistants du Vermont, dans une traction avant: un Allemand sur le toit avec un fusil mitrailleur, moi à côté du chauffeur.

La liste, on n'a jamais su qui l'avait faite, il y avait uniquement ceux qui avaient été au parachutage sauf un arrêté par inadvertance.

J'ai été enfermé au château de Belval avec les hommes arrêtés.

Ils ont appelé mon père pour l'interroger et quand ils l'ont ramené, deux SS le soutenaient, un m'a dit: « Embrasse ton père, c'est la dernière fois que tu le vois ».

Comme je n'avais que 14 ans, j'ai été libéré, mais les autres sont partis en direction de Schirmeck à pied.

Jules MATHIEU et trois autres ont réussi à s'évader de l'usine THORMANN à Poutay.

Jules MATHIEU voulait que papa s'évade avec lui, mais comme mon frère n'avait pas été pris, mon père s'est dit que les Allemands risquaient en représailles de s'en prendre à la famille et d'arrêter mon frère.

Mon père a été déporté en Allemagne. Il est parti pesant 100 kilos, c'était un homme solide, il en pesait 50 quand il est revenu. Quand il est arrivé, je ne l'ai pas reconnu.

Pour la libération du Puid, c'est moi qui suis passé devant sept Américains pour faire l'éclaireur pour libérer le village.

J'étais entrain de faire des tranchées au Vermont quand les Américains sont arrivés au Vermont. Ils ont demandé comment ça se passait au Puid et ils m'ont fait passer devant et je devais chercher l'Allemand qui restait au village. Il était caché dans un tas de bois. Les Américains ne lui ont pas laissé le temps de mettre ses bottes; ils l'ont fait monter sous la pluie en chaussettes.

Jacques THOMAS

le 5 mai 2014

Auberge de Raybois

15 haut du village

Le Puid.

Mon père a travaillé avec Michel FERRY de La Claquette pour le passage de prisonniers. Je l'ai très bien connu: il m'a vendu ma première moto.

Mon père en faisait passer aussi: c'est lui qui est allé chercher à Saulxures (Bas-Rhin) la famille MATHIEU composé du père prénommé Jules, de son épouse et de deux filles qui voulait fuir l'Alsace et il leur a fait passer la frontière. Quelques jours après, des S.S. ont demandé à mon père s'il savait où se trouvaient les MATHIEU de Saulxures, mon père a répondu qu'il n'en savait rien, alors un des Allemands a dit:- « Grand filou ! » Peut être bien qu'il se doutait de quelque chose.

Jules MATHIEU a été arrêté à la Petite-Raon le 24 septembre 1944. Papa et moi, avons été pris chez nous au Puid, le 24 septembre 1944. La Wehrmacht entourait le village et il y avait sept SS. Ils ont cherché les résistants, un par un chez eux: ils avaient les noms. Ils m'ont montré la liste du Vermont écrite sur une feuille de calepin au crayon de papier. Ils nous ont emmenés avec mon père et deux résistants du Vermont, dans une traction avant: un Allemand sur le toit avec un fusil mitrailleur, moi à côté du chauffeur.

On n'a jamais su qui avait fait la liste. Sur cette liste, il n'y avait que les résistants qui avaient été au parachutage sauf un arrêté par inadvertance.

J'ai été enfermé au château de Belval avec les hommes arrêtés. Ils ont appelé mon père pour l'interroger et quand ils l'ont ramené, deux SS le soutenaient, un m'a dit: « Embrasse ton père, c'est la dernière fois que tu le vois ».

Comme je n'avais que 14 ans, j'ai été libéré, mais les autres sont partis en direction de Schirmeck à pied. Jules MATHIEU et 3 autres ont réussi à s'évader de l'usine THORMANN à Poutay. Jules MATHIEU voulait que papa s'évade avec lui, mais comme mon frère n'avait pas été pris, mon père s'est dit que les Allemands risquaient en représailles de s'en prendre à la famille et d'arrêter mon frère. Mon père a été déporté en Allemagne. Il est parti pesant 100 kilos, c'était un homme solide, il en pesait 50 quand il est revenu. Quand il est arrivé, je ne l'ai pas reconnu.

Pour la libération du Puid, c'est moi qui suis passé devant sept Américains en faisant l'éclaireur pour libérer le village. J'étais entrain de faire des tranchées au Vermont quand les Américains sont arrivés au Vermont. Ils ont demandé comment ça se passait au Puid et ils m'ont fait passer devant et je devais chercher l'Allemand qui restait au village. Il était caché dans un tas de bois. Les Américains ne lui ont pas laissé le temps de mettre ses bottes; ils l'ont fait monter sous la pluie en chaussettes.

Victor HUIN et sa famille de Belval,
son jeune frère Georges HUIN,
son frère aîné René HUIN habitant Senones,
son troisième frère Marcel HUIN habitant 55 rue du Courtegain à Moussey,
et son oncle Jean Baptiste HUIN dit le Cocusse et sa famille de Moussey ont porté secours à des prisonniers de guerre, des Alsaciens évadés et des résistants traqués.

"Le COCUSSE a hébergé pendant un ou deux jours une famille d'Alsaciens (père, mère et gamin) traquée, parce que la Gestapo avait déjà arrêté les fils aînés de cette famille".

Cette famille, je suppose que c'était la mienne car j'avais entendu grand-père parler d'un sacré patriote de Moussey qui prenait de grands risques en braconnant à tire-larigot pour que ses évadés ne manquent de rien. La fille d'un cousin de grand-père m'ayant d'ailleurs dit, en 2008, se souvenir que mon grand père lui avait parlé d'un "GUGUSSE" (enfin, un nom de famille qui ressemblait à ça), qui braconnait de tout pour améliorer l'ordinaire des évadés. Il s'avère que ce patriote, braconnier notoire, n'était autre que Jean Baptiste HUIN dit COCUSSE.

Astrid, une petite-nièce de Victor HUIN de Belval (qui s'était marié en 1946 avec sa cousine Alice HUIN de Moussey la fille de Jean Baptiste HUIN dit le COCUSSE de Moussey), se souvient de quelques confidences faites par ces personnes qui toutes ont porté secours à des prisonniers de guerre, des Alsaciens évadés ou des maquisards traqués.

« Victor HUIN de Belval, bûcheron était très souvent pendant la guerre chez son oncle Jean-Baptiste dit le COCUSSE à Moussey. Il disait que le radio émetteur a été caché dans la ferme pendant plusieurs jours. Un jour qu'il y eut une perquisition, l'appareil était juste posé en équilibre instable sur une grosse poutre. Il était à peine dissimulé à la vue et ce fut une chance que personne ne le remarque. Il est tombé, juste après le départ des Allemands.

Victor et Jean Baptiste avaient aménagé des cachettes qu'ils disaient insoupçonnables pour cacher les personnes recherchées par les Allemands ou se cacher soi-même le cas échéant.

Victor HUIN de Belval et ses parents, tout comme sa cousine Alice HUIN rue de Neuve Grange à Moussey ont hébergé des P G évadés et des déserteurs de la Wehrmacht que leur déposait de temps à autre un passeur d'Alsace, mais ils n'ont jamais dit le nom du passeur. Victor et Alice se sont beaucoup occupés de leur neveu et nièce enfants de la sœur d'Alice. »

Les trois frères de Victor HUIN, arrêtés lors des trois grandes déportations sont morts en camp de concentration.

Marcel HUIN né le 11 novembre 1902 à Belval, habitant à Moussey, arrêté le 18 août 1944 mort à Dachau le 8 décembre 1944,

Georges HUIN né le 20 septembre 1911 à Belval, habitant Belval, arrêté le 24 septembre 1944, Dachau matricule 114193, porté disparu en Allemagne 1945. (Acte du 13 08 46; jugement du 18 06 1947)

René HUIN né le 17 juillet 1900 à La Pârière Le Saulcy, habitant à Senones, arrêté le 5 octobre 1944 mort à Buchenwald le 8 février 1945.

Alfred NICOLE.

Je me souvenais de ce nom prononcé par grand-père et grand-mère. Je me souvenais que son prénom commençait par le son « Al ». Et j'hésitais entre Alfred et Albert. Je supposais qu'il habitait à Moussey ou aux environs et qu'il avait d'une façon ou d'une autre porté aide à ma famille alsacienne traquée.

La providence a voulu que la fille du Gendarme TEYBER me parle (en octobre 2013) d'Alfred NICOLE, ami des gendarmes de Moussey et en particulier de son papa. Alfred NICOLE malheureusement lui aussi victime de l'arrestation massive du 24 septembre 1944 et de la barbarie nazie à l'âge de 36 ans.

J'ai donc recherché un descendant de cet homme et j'ai eu le plaisir de découvrir qu'il avait une fille Gisèle habitant « Le Harcholet » et qui m'a appris (en novembre 2013) de quoi conforter ce que je supposais.

Transcription du témoignage de Gisèle MIDELET née NICOLE:

« Mon grand-père s'appelait aussi Alfred NICOLE et habitait le Harcholet et c'est chez lui que des évadés ont été accueillis. Grand-mère m'a raconté avoir fait des crêpes pour un homme qui avait logé là, un soldat, prisonnier de guerre évadé originaire de la vallée de Celles.

Avec maman et papa (qui s'appelait aussi Alfred NICOLE, comme son père), nous habitons à Moussey, en face de chez le gendarme MORELLE. Je jouais souvent avec son fils Léon et sa fille Guilaine. Je savais que papa faisait partie de quelque chose avec MORELLE, enfin disons que j'ai su qu'il a fait partie du même maquis avec les gendarmes MORELLE, TEYBER, RAPPENECKER, DEMALINE.

Papa ne racontait rien, je sais juste qu'il était dans la résistance.

J'avais 9 ans quand mon père est parti pour la déportation le 24 septembre 1944.

Grand-père n'avait que le fils là et il l'a vu partir à pied avec les autres hommes de Moussey; ils sont passés devant la maison au Harcholet. De voir ça, grand-père est mort de chagrin six semaines après.

Papa est mort en déportation en mai 1945 à Barth.

Grand-père mort, papa aussi: c'était dur. Mais on n'a pas souffert de la faim, car grand-mère avait une vache, mais il a fallu que maman travaille. C'est Madame RAPPENECKER, la femme d'un des gendarmes fusillés au Struthof qui lui a trouvé du travail à Lunéville, à la SNCF. Et je suis revenue vivre dans la maison de mes grands-parents au Harcholet.

Maman savait des choses sur la résistance et sur l'accueil et le transport des évadés, mais elle est morte, elle avait 94 ans. Il y avait aussi des autres NICOLE, je crois à Châtas. Mon grand-père était natif de Châtas.

Témoignage de Gisèle MIDELET née NICOLE fille d'Alfred NICOLE.

Elle habitait au 36 rue LAEDERICH en face de chez le gendarme MORELLE pendant la guerre.

Mon grand-père s'appelait Alfred NICOLE et habitait le Harcholet et c'est chez lui que des évadés ont été accueillis. Grand-mère m'a raconté avoir fait des crêpes pour un homme qui avait logé là, un soldat, prisonnier de guerre évadé originaire de la vallée de Celles.

Avec maman et papa (qui s'appelait aussi Alfred NICOLE, comme son père), nous habitons à Moussey, en face de chez le gendarme MORELLE. Je jouais souvent avec son fils Léon et sa fille Guilaine. Je savais que papa faisait partie de quelque chose avec MORELLE, enfin disons que j'ai su qu'il a fait partie du même maquis avec les gendarmes MORELLE, TEYBER, RAPPENECKER, DEMALINE.

Papa ne racontait rien, je sais juste qu'il était dans la résistance.

J'avais 9 ans quand mon père est parti pour la déportation le 24 septembre 1944.

Grand-père n'avait que le fils là et il l'a vu partir à pied avec les autres hommes de Moussey; ils sont passés devant la maison au Harcholet. De voir ça, Grand-père est mort de chagrin six semaines après.

Papa est mort en déportation en mai 1945 à Barth.

Grand-père mort, papa aussi: c'était dur. Mais on n'a pas souffert de la faim, car grand-mère avait une vache, mais il a fallu que maman travaille.

C'est Madame RAPPENECKER, la femme d'un des gendarmes fusillés au Struthof qui lui a trouvé du travail à Lunéville, à la SNCF. Et je suis revenue vivre dans la maison de mes grands-parents au Harcholet.

Maman savait des choses sur la résistance et sur l'accueil et le transport des évadés, mais elle est morte, elle avait 94 ans. Il y avait aussi des autres NICOLE, je crois à Chatas. Mon grand-père était natif de Chatas.

Les familles LEDOUX, GACHENOT et MARCELLI

habitant au lieu dit « Les Basses-Pierre» à Saint-Remy (Vosges) ont participé à l'accueil ou au ravitaillement de réfractaires placés au chantier forestier, de personnes fuyant l'oppression nazie et d'évadés en attente de transfert sur Epinal.

Recherches faites suite à une petite phrase de grand-père dite à un officier forestier vers 1953-1954 alors qu'ils parlaient ensemble de chantiers forestiers, d'Alsaciens évadés, des Inspecteurs FRANCOIS et PELET...

-« Le triangle de résistance des Basses-Pierres, autour du garde forestier, des maisons LEDOUX et GACHENOT a rendu bien des services ».

Je me souviens que grand-père avait insisté sur le dévouement du garde forestier des Basses-Pierres et des dames GACHENOT et LEDOUX qui habitaient dans un endroit bien isolé, idéal pour se cacher.

Au cours de mes recherches, j'ai appris que madame Irma GACHENOT née JACQUOT, était la sœur de Marie Hélène JACQUOT épouse de Louis BLAISE qui lui-même faisait partie du groupe des 15 résistants fusillés ou morts en déportation sur les 16 arrêtés les 18 et 19 octobre 1944 dans le petit village voisin de La Salle. Martine BLAISE, la petite nièce d'Irma GACHENOT a entendu parler de l'hospitalité de sa grande tante pour les évadés, mais elle ne peut me donner aucune précision car cette courageuse femme est restée très discrète.

J'ai aussi appris que le chef de la famille LEDOUX des Basses-Pierres se prénommaient René, qu'il était un sympathisant de la résistance et qu'il est décédé peu après la guerre. J'ai trouvé une attestation du Capitaine COLNAT pour son épouse née Renée BLAISE.

Transcription de l'attestation du capitaine COLNAT.

L'original se trouve aux archives de la médiathèque de Saint-Dié-des-Vosges.

(Photocopie en page suivante).

Le Capitaine G.COLNAT, Légion d'Honneur, Croix de Guerre, matricule 10.203 du Réseau DARIUS, contacté par le Capitaine HAGE, Chef du S.R. de la 7ème Armée et le Capitaine HUMBERT, commandant l'Antenne A de la S.D.A, du S.R-O,

Atteste

Madame LEDOUX, au moment des plus critiques d'octobre à novembre 1944, en traversant les lignes à plusieurs reprises en se chargeant des missions les plus délicates, entre notre groupe Gérardmer, Saint-Dié, Raon-l'Etape et la 7ème Armée, a fait preuve du plus grand esprit de sacrifice et du plus grand courage.

Madame LEDOUX a mis spontanément à notre disposition sa maison des Basses-Pierres pour servir de points d'arrêt et de sécurité à nos agents, aux courriers de l'Armée américaine et de l'Armée française, aux évadés, à toute personne voulant se soustraire aux autorités allemandes.

Signé G.COLNAT

Légalisation de la signature le 6 octobre 1949

Copie de l'attestation du Capitaine COLNAT en faveur de Madame LEDOUX.
(Archives de la Médiathèque de Saint-Dié).

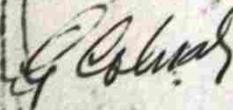
Le Capitaine G. COLNAT, Légion d'Honneur, Croix de Guerre, matricule 10.203 du Réseau Darius, contacté par le Capitaine HAGE, Chef du S.I. de la 7ème Armée et le Capitaine HUMBERT, commandant l'Antenne A de la S.D.A. du S.R-O.,

ATTESTE

Madame LEDOUX, au moment des plus critiques d'Octobre et Novembre 1944, en traversant les lignes à plusieurs reprises en se chargeant des missions les plus délicates, entre notre Groupe Gérardmer, Saint-Dié, Racun-l'Etape et la 7ème Armée, a fait preuve du plus grand esprit de sacrifice et de plus grand courage.-

Madame LEDOUX a mis spontanément à notre disposition sa maison des BASSES-PIERRES pour servir de point d'arrêt et de sécurité entière à nos agents, aux courriers de l'Armée américaine et de l'Armée française, aux évadés, à toute personne voulant se soustraire aux autorités allemandes.

Signé : G. COLNAT

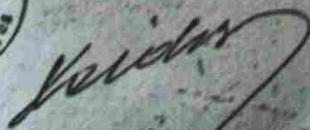


Vu pour légalisation de la signature
de M. *Galtroy Colnat*
SAINT-DIE, le... 7.6. OCT. 1949

Le Maire de Saint-Dié,



P le MAIRE de S-DIE
L'Adjoint délégué,



Il s'avère que le garde forestier des Basses-Pierres (St-Remy) s'appelait Xavier-Jean MARCELLI et son épouse était née Cécile GEORGES.

Il était chef du groupe de 12 résistants de Saint-Remy, sous le commandement des Inspecteurs des Eaux et Forêts FRANCOIS et PELET.

Comme la plupart des gardes et brigadiers de la région, il a participé à l'accueil, au ravitaillement ou à l'encadrement des réfractaires ou évadés qui étaient camouflés dans les chantiers forestiers créés par les Inspecteurs des Eaux et Forêts FRANCOIS et PELET pour les soustraire aux recherches allemandes.

Xavier-Jean MARCELLI a été assassiné par des membres du Einsatz kommando WENGER installé à l'école du Vivier à Etival depuis quelques semaines, comme 12 autres résistants (dont ses chefs) et le parachutiste anglais James SILLY, le 22 octobre 1944 dans la vallée de Ravine, commune de Moyenmoutier.

Charles VOINSON de Nompatelize, avait expliqué à mon grand-père, qu'il y avait eu des magouilles au moment des procès des agents de la Gestapo d'Etival *(1) et des personnes soupçonnées d'avoir dénoncé les résistants.

Il parlait aussi de dossiers volés en haut lieu et de faux témoignages de certains pour protéger les véritables dénonciateurs.

Il parlait de protections pour SIMON de la Kommandanture de Nompatelize qui possédait des lettres de dénonciation.

Charles VOINSON qui avait vu chez qui, KESTER, PERDON et d'autres de la Gestapo ainsi que des officiers nazis en uniforme se rendaient régulièrement, disait savoir quels indicateurs ces gaillards là avaient tout intérêt à couvrir pour avoir des chances que ceux-ci, avec leurs sympathisants bien placés, leur sauvent la peau en retour.

Charles VOINSON parlait d'un juge, d'un commissaire et de « la vieille baderne de Saint-Dié soit disant grand résistant », ayant intervenu pour blanchir des collaborateurs.

Au cours de mes recherches j'ai découvert plusieurs documents démontrant qu'un stratagème bien prémédité a fait que le garde forestier MARCELLI (dont le corps se trouvait parmi ceux non identifiables des 12 résistants brûlés au Barodet par le kommando WENGER auquel appartenait PERDON, KESTER) est devenu le bouc émissaire idéal pour protéger les indicateurs de la Gestapo d'Etival.

Mme MARCELLI étant décédée le 13 novembre 1944, trois semaines après l'assassinat de son époux, laissant deux enfants en bas âge, la version inventée par PERDON : « MARCELLI donnant des noms pour éviter qu'on lui prenne sa bicyclette » ne pouvait donc être contestée par aucun membre de sa famille et les soupçonnés dénonciateurs, membres du PPF*(2) ou sympathisants, pouvaient alors être soulagés, ils ne seraient jamais inquiétés.

Charles VOINSON qui avait écrit, (entre autres personnalités), au juge d'instruction P. pour lui faire part de ses constatations et demander d'être entendu comme témoin à charge aux procès des agents de la gestapo d'Etival n'a jamais été entendu.

*(1) KESTER et PERDON, RADET et CHARLY agents de la Gestapo du kommando WENGER qui avaient arrêté, torturé pour certains, et peut être même assisté à l'assassinat des résistants des alentours (dont le garde forestier MARCELLI), au Barodet. KESTER Max confronté à PERDON Louis, concernant les crimes au Barodet déclare le 16 mars 1946: « [cette opération a été faite par des membres de notre groupe: PREILE, WILD, SCHNEIDER, et des roumains.](#) »

*(2) P.P.F. = parti populaire français = parti collaborationniste.

Provenant des Archives de Charles VOINSON, les brouillons de plusieurs courriers adressés au Juge d'instruction, au Commandant THIRIET service des criminels de guerre à Nancy et à Monsieur FOURNIER en 1945 et 1946, apportent des informations sur la collaboration, sur la non recherche des véritables dénonciateurs, sur l'intervention de plusieurs P.P.F. de Saint-Dié venus en février 1944, le frapper et le dévaliser en compagnie de 2 de leurs amis feldgendarmes de Saint-Dié. Informations aussi sur son arrestation, sur les tortures subies pour lui faire avouer ses passages de prisonniers, son dépôt d'armes en forêt, sur les 3 mois d'emprisonnement à La Vierge à Epinal, puis à Charles III à Nancy, sur sa libération, puis son retour dans sa ferme qui fut particulièrement surveillée dès l'arrivée de l'équipe du Lieutenant SIMON de la kommandanture de Nompatelize début septembre 1944, puis également par les agents de la Gestapo d'Etival.

Charles VOINSON avait expliqué à mon grand-père, comment le Juge chargé de son affaire l'opposant à plusieurs P.P.F. de Saint-Dié *(1), avait réussi à les faire blanchir au lieu de les punir et comment G. (parmi ces P.P.F.), l'avait fait passer pour fou afin qu'il ne soit pas convoqué pour témoigner contre les agents de la Gestapo d'Etival et leurs indicateurs.

En effet j'ai découvert un document d'archives où G. dit l'avoir fait passer pour fou auprès de son ami le procureur le 24 février 1944. Ce qui expliquerait donc bien pourquoi il n'a pas été convoqué pour témoigner contre les agents de la Gestapo d'Etival et leurs indicateurs, deux années plus tard.

Copie de la transcription par Robert DODIN d'un extrait du journal « la Résistance des Vosges » n° 35 de février 46 (Archives de la Société Philomatique).

« Le CDL*(2) Vosges, réuni le jeudi 14 février 1946, au nom de tous les Patriotes vosgiens demande au gouvernement et en particulier au Ministre de la Justice la révocation et l'ouverture d'une enquête sur les agissements du juge d'instruction P. et enfin une reprise énergique de l'épuration systématiquement sabotée. »

En ce qui concerne le rôle de Charles VOINSON dans la filière des passeurs je lis dans le brouillon d'une lettre adressée à Monsieur FOURNIER:

En 40, mon commerce de porcs et ma santé me permettent de me rendre dans le Bourbonnais toutes les semaines avec ma fée d'acier, donc j'emportais du courrier pour la zone libre et je ramenaient des hommes avec moi de nos régions et cette dénonciation était confondue avec la filière. « Je suis arrêté par la Feldgendarmerie de Saint-Dié le 24 février 1944. Le soir je suis interrogé par des fels et 4 gestapistes dans l'interrogatoire pour passages de prisonniers. Je m'en tire. »

Dans un autre brouillon de courrier parmi beaucoup d'autres.

.....Je fais de nombreux voyages dans les départements de Saône et Loire, Allier et Cher, et là je fais mon possible pour faire rentrer de nombreux hommes de zone libre à zone occupée. Dénoncé, je suis surveillé car j'ai des voisins et concurrents qui faisaient l'impossible pour me faire disparaître... J'ai été accusé de passages de prisonniers et de détention d'un dépôt d'armes en forêt. »

*(1) Affaire VOINSON contre G., M., C., B..

*(2) C.D.L = Comité de Libération.

Jules FERRY de La Bourgonce.

« Je soussigné Michel FERRY certifie par la présente que Mr Jules FERRY demeurant à la Bourgonce près de Saint-Michel sur Meurthe (Vosges) a été pour moi et pendant toute la guerre un précieux auxiliaire et au péril de sa vie a caché et guidé à plusieurs reprises des jeunes Alsaciens et Lorrains évadés de la Wehrmacht, que je conduisais moi-même jusqu'à chez lui. Il s'occupait du ravitaillement et plaçait les jeunes gens sur des fermes afin de les dérober aux poursuites des gendarmes allemands.»
(Le 12 février 1946)

Michel FERRY
La Glaquette - Rothau
Lieutenant F.F.I.
Chef de Canton des
Volontaires du Rhin

A T T E S T A T I O N

Je soussigne Michel FERRY demeurant à La Glaquette
Commune de Labroque (Bas-Rhin) Commandant en second le corps
Franco de la Vallée de la Bruche décoré le 23 Novembre 1945
par le General Gouverneur Militaire de Strasbourg de la croix
de guerre avec étoile d'argent et cité à l'ordre de la divi-
sion :

Certifie par la présente, que Monsieur Jules FERRY
demeurant à la Bourgonce près St. Michel s/Meurthe (Vosges)
a été pour moi et pendant toute la guerre un précieux auxiliaire
et au péril de sa vie cache et guide à plusieurs reprises des
jeunes Alsaciens et Lorrains évadés de la Wehrmacht, que je
conduisais moi même jusque chez lui, s'occupait du ravitaillement
et plaçait les jeunes gens sur des fermes afin de les dérober
aux poursuites des gendarmes allemands .-

Très bon Français, et bon résistant .-

La Glaquette, le 12 Février 1946.-

LE LIEUTENANT F.F.I.

LE CHEF
DU CANTON
DES SALES
BAS-RHIN

Henri LAMBERT chef de gare à Etival.

« Je soussigné Michel FERRY certifie que Mr Henri LAMBERT a été un des premiers résistants que j'ai connu.

Dès octobre 1941, ayant passé des prisonniers, je les conduisais jusqu'à la gare d'Etival (Vosges), après m'avoir entendu avec Mr LAMBERT qui était chef de gare à cette époque, je le chargeais de trouver logement et nourriture pour eux jusqu'au passage prochain d'un train. Ce que Mr LAMBERT faisait avec un dévouement tout particulier à loger lui-même bénévolement dans son propre appartement plusieurs dizaines de prisonniers malgré les contrôles sévères de la Gestapo et de la police vichyssoise. Monsieur LAMBERT a toujours réussi et ceci pendant 3 années entières...»

(Le 15 juin 1945)

La Claquette, le 15 juin 1945.

Lieutenant des F.F.I. de la vallée de la Bruche;

Lieutenant des Volontaires du Rhin;

Président de Comité de Libération de LEBROUX.

Je soussigné Michel FERRY certifie que Monsieur LAMBERT Henri, actuellement Chef de Gare à Schirmeck a été un des premiers résistants que j'ai connu.

Dès octobre 41 ayant passé des prisonniers, je les conduisais jusqu'en gare d'Etival (Vosges), après m'avoir entendu avec Monsieur LAMBERT, qui était Chef de gare à cette époque je le chargeais de trouver logement et nourriture pour eux jusqu'au passage du prochain train, ce que Monsieur LAMBERT faisait avec un dévouement tout particulier à loger lui-même bénévolement dans son propre appartement plusieurs dizaines de prisonniers. Malgré les contrôles sévères de la Gestapo et de la police Vichyssoise, Monsieur LAMBERT a toujours réussi et ceci pendant 3 années entières à faire partir tous les prisonniers et les évadés d'Alsace.

Résistant de première heure
Très bon Français, très méritant.

Michel FERRY
La Claquette. par Rothau (Bas-Rhin)

SAYER,
PARMENTIER,
COLLINET,
PAYEUR,
MATHIEU,

étaient aussi des noms (parmi d'autres) prononcés lors de rencontres entre grand-père, René STOUVENEL et Prosper CHARLIER à la maison forestière de Hersbach ou chez les uns ou les autres quand j'avais de 3 à 10 ans.

J'ai fait des recherches pour essayer de trouver à qui correspondaient ces noms.
J'ai eu la chance de rencontrer Michel SAYER fils de Jules SAYER (facteur à Allarmont) et Gabriel PARMENTIER fils de Paul PARMENTIER d'Allarmont également.

Tout ce que m'ont appris Michel SAYER *(1) et Gabriel PARMENTIER *(2) qui étaient des enfants à l'époque de la guerre me laissent à penser que les noms précédemment cités correspondent à **Paul PARMENTIER, Jules SAYER, Robert COLLINET, Léon PAYEUR, Robert MATHIEU et Pierre MATHIEU.**

Sachant maintenant que grand-père et Prosper CHARLIER ont été passeurs alsaciens au sein de la chaîne d'évasion « René STOUVENEL »,
je peux supposer que c'est par ce biais qu'ils ont connu du côté vosgien ces relais de filières d'évasion.

Michel SAYER parle de certains de ces relais de filières de passage et également de beaucoup d'autres dans les ouvrages dont je joins la photo de la couverture en page suivante.

*(1) Michel SAYER a écrit :

-La guerre dans les Vosges à l'âge des jeux de billes.
1939- 1945 Allarmont au pied du Donon

-Le paragraphe « Le tacot dans la Résistance » dans
Le chemin de fer de la vallée de Celles.
Cercle d'Histoire Louis SADOUL Raon-l'Etape 2010.

*(2) Gabriel PARMENTIER a témoigné « Souvenirs de guerre de Gabriel PARMENTIER,
11 ans en 1944 »

Son témoignage se trouve à la suite des photos de la couverture des deux livres précédemment cités et de la copie de la page 190 du livre « le chemin de fer de la vallée de Celles ». (Transcription par Michel SAYER des actions de la famille MATHIEU de Raon-l'Etape au sein de filières d'évasion.)

Michel SAYER est décédé le 18 avril 2014 à l'âge de 83 ans.

**La guerre dans les Vosges
à l'âge des jeux de billes**



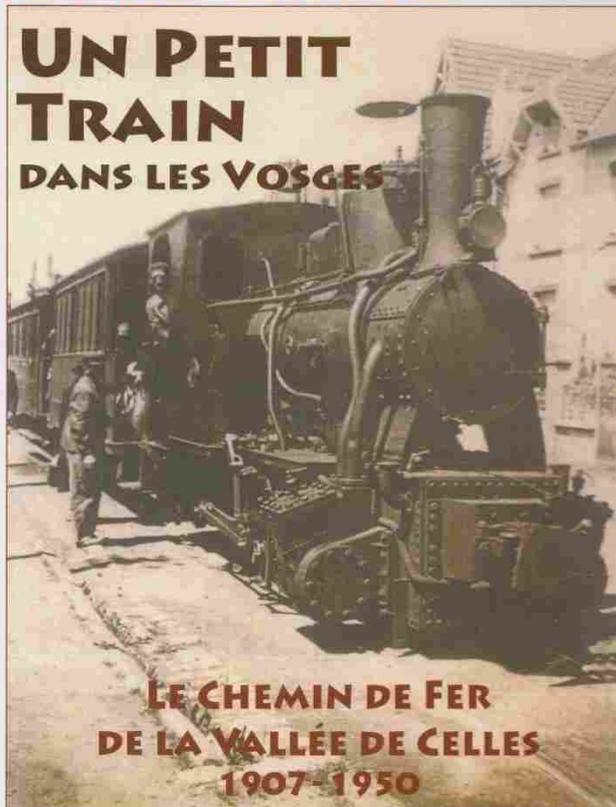
**1939-1945
Allarmont
au pied du Donon**



Michel SAYER

IL ÉTAIT UNE FOIS

**UN PETIT
TRAIN
DANS LES VOSGES**



**LE CHEMIN DE FER
DE LA VALLÉE DE CELLES
1907-1950**

Cercle d'histoire  Louis Saboul

A l'arrivée du train...

Le courage et le sacrifice de la famille Mathieu de Raon-l'Etape mérite une évocation. Robert Mathieu exerçait la profession de laitier avec son épouse Gabrielle et Monique, la fille de la maison. Ils recueillaient le lait dans les fermes par une tournée et le revendaient en ville.

Les prisonniers évadés se retrouvaient au cœur du massif Vosgien souvent épuisés par les marches, les privations et la peur. Ils parvenaient donc par les Vosges du Nord pour rejoindre le Donon, la Vallée et Raon grâce au dévouement des cheminots du tacot.

Le rôle de Monique consistait à venir chaque jour à la gare de la Vallée repérer, aborder les prisonniers évadés. Ça n'était pas une mission des plus faciles. Il convenait d'être observatrice, discrète.

Après les avoir contactés elle leur indiquait le chemin de sa maison du bas de la ville près du terrain de sport.

Ce réseau d'évasion avait pour nom «Saint-Léon Rethal» et a fait passer 4000 clandestins ou plus.

Cette filière, depuis Reichshoffen, suivait un itinéraire établi par Rethal Saint-Léon et Walscheid au nord d'Abreschviller. La solidarité, la fibre patriotique, l'amour de la Liberté, l'abnégation jusqu'au péril de la vie animaient ces passeurs. Lorsqu'il s'agissait de résistants, d'aviateurs, c'est Robert Mathieu qui les prenait en charge. Ces hommes, quelquefois jusqu'à vingt pendant trois jours, nourris, logés, blanchis afin de

leur donner une allure la plus normale possible devaient ces bienfaits à Gabrielle, son épouse. Afin de les remettre sur le chemin de leur ville, de leur village ou de leurs unités combattantes, Monique servait d'éclaireuse jusqu'à la gare de Bertrichamps. Les évadés prenaient ainsi le train vers Nancy ou Epinal avec la complicité de M. Bocquel, chef de gare et de tous les cheminots.

En 1943, la famille Mathieu est dénoncée, trahie par deux infiltrés dans la filière du réseau Saint-Léon Rethal et recueillis chez eux. Robert Mathieu fut arrêté le 11 juin 1943, incarcéré à Epinal, prison de la Vierge puis dans les camps de la mort. Il disparaît à Dora le 6 mars 1945. Gabrielle Mathieu fut arrêtée le 19 juin 1943, enfermée à la Loge Blanche à Epinal, déportée dans les camps de concentration et libérée le 22 avril 1945. Monique arrêtée le 8 juillet 1943, libérée le 19 août fut à nouveau enfermée le 9 décembre à la Loge Blanche pour retrouver la liberté le 22 décembre. Dès son retour, elle reprend le commerce de son père et la tournée du lait.

Transcrit par Michel Sayer



Sept émouvantes reliques : des boussoles de fortune confectionnées par des évadés pour les guider dans leur traversée de l'Allemagne, puis de l'Alsace et des Vosges. Pris en main à Raon-sur-Plaine par le personnel du tacot, ils débarquaient à Raon-l'Etape, à la gare de Raon-Transit où ils étaient récupérés afin d'être dirigés vers leur destination. N'ayant plus besoin de leur boussole, ils l'abandonnaient chez leur passeur raonnais.

Transcription d'extraits du témoignage « Souvenirs de guerre » de Gabriel PARMENTIER. Le 28 octobre 2012. L'original suit.

Je suis né le 11 février 1933.

Mon père Paul PARMENTIER a eu un certain rôle dans la résistance.

Ma mère et mon père faisaient partie de la filière d'évasion. Mes parents ont œuvré dans la résistance à Allarmont: mon père a été plus connu que ma mère car elle, elle est restée dans l'ombre, mais elle a fait énormément.

Le maquis de la Chapelotte a commencé grâce à un gars caché chez nous, un gars de Rambervillers, Paul CHERRIER qui était condamné à mort par les Allemands et qui, bien sûr, était recherché. Alors mon père a trouvé un blockhaus de la guerre de 14-18 et c'est là dans cet abri qu'a commencé le maquis de la Chapelotte; dans cet abri qui s'est appelé « le nid d'aigle ».

D'autres jeunes gens sont arrivés à la ferme de mes parents avant d'être dirigés sur le nid d'aigle. Tels les deux Russes, KOSTE et VASSYL. Ils étaient dans un tel état de délabrement et de saleté, affreux. Alors ce fut toilette, lessives, les débarrasser des poux. C'était deux braves gars ces deux Russes. Ils nous aimaient. Ils étaient venus là grâce à l'abbé STUTZMANN, un homme bien connu dans la résistance. Il fallait les entretenir ces gens là. Avec le boulanger d'Allarmont qui s'appelait Robert COLLINET, et Jules SAYER, le facteur qui faisait les communications, ils ont arrangé ce blockhaus dans la forêt.

Et de là, ils étaient alimentés par notre ferme. Il y avait un lieu de rendez vous, mais pas à la ferme, mais à 500 mètres ou un peu plus loin, dans le bois et là, on amenait le ravitaillement. Enfin, ce qu'on pouvait leur donner et eux descendaient du blockhaus. C'était à eux de se débrouiller après: rutabagas, pommes de terre, (pas de topinambours), on n'en faisait pas. On ramenait ce qu'on pouvait. Le Robert COLLINET qui était boulanger donnait de la farine.

On a eu aussi des prisonniers de guerre évadés amenés par des passeurs. Les passeurs nous les confiaient et mon père les faisait aller plus loin. Si nous avons eu des Alsaciens? Je ne m'en souviens pas. Papa ne s'est jamais vanté de quoi que ce soit.

L'abbé PENERATH? Mon père n'a pas travaillé avec lui: il travaillait sur un autre secteur.

Papa disait: « Nous on a la chance d'avoir des pommes de terre ! » Le bout de pain, on le donnait. Maman faisait des pommes de terre écrasées avec des bouts de lard. On avait du lait, on n'était pas privé, on n'avait pas faim donc il fallait apporter aux autres.

Nous c'est de sucre qu'on a été privé, car papa le donnait aux passeurs pour leurs évadés. Comme on touchait pour les 4 enfants, avec les bons on touchait du sucre et même que COLLINET qui tenait l'épicerie en donnait un peu plus à chaque fois.

Et après la bataille de Viombois, Robert COLLINET et Jules SAYER étaient recherchés par les Allemands. Il fallait quitter Allarmont et mon père les a aidés en les cachant d'abord puis en les emmenant à Badonviller et là il y avait une filière pour fuir et ils sont partis.

Souvenirs de guerre de Gabriel PARMENTIER 11 ans en 1944.

Transcription de l'interview à La Louvière - Senones du 28 10 2012 et du 9 novembre 2012.

Je suis né le 11 février 1933. Mon père Paul PARMENTIER a eu un certain rôle dans la résistance. Mon père et ma mère ont œuvré dans la résistance à Allarmont: mon père a été plus connu que ma mère car elle, elle est restée dans l'ombre, mais elle a fait énormément.

Le maquis de la Chapelotte a commencé grâce à un gars caché chez nous. Il a commencé par un gars de Rambervillers, Paul CHERRIER qui était condamné à mort par les Allemands et qui bien sûr était recherché. Si bien qu'il était caché chez mes parents. Il était jeune marié.

Mon père avait la frousse car la femme venait le voir sans arrêt et risquait de se faire repérer. Il lui a dit un jour : « vous allez nous faire prendre si ça continue »! Alors mon père a trouvé un blockhaus de la guerre de 14-18 et c'est là dans cet abri qu'a commencé le maquis de la Chapelotte, dans cet abri qui s'est appelé « le nid d'aigle ».

D'autres jeunes gens sont arrivés à la ferme de mes parents avant d'être dirigés sur le nid d'aigle. Tels les deux Russes, KOSTE et VASSYL ; Ils étaient dans un tel état de délabrement et de saleté, affreux. Alors ce fut toilette, lessives, les débarrasser des poux. C'était deux braves gars ces deux Russes. Ils nous aimaient. Ils étaient venus là grâce à l'abbé STUTZMANN de Domèvre ~~le Duraive~~, un homme bien connu dans la résistance.

Des Anglais aussi, des parachutistes sont montés au maquis du nid d'aigle.

Il fallait les entretenir ces gens là. Avec le boulanger d'Allarmont qui s'appelait Robert COLLINET, et Jules SAYER, le facteur qui faisait les communications, ils ont arrangé ce blockhaus dans la forêt. Et de là, ils étaient alimentés par notre ferme. Il y avait un lieu de rendez vous, mais pas à la ferme, mais à 500 mètres ou un peu plus loin, dans le bois et là, on amenait le ravitaillement. Enfin, ce qu'on pouvait leur donner et eux descendaient du blockhaus. C'était à eux de se débrouiller après : rutabagas, pommes de terre, (pas de topinambours), on n'en faisait pas.

On ravitaillait avec à certains moments de drôles de mésaventures. Une fois que mon frère et moi allions à ce lieu de rendez-vous avec du ravitaillement, au virage, vers la turbine, on entend une voiture. Manque de pot, les petits sapins avaient été coupés et le sac de provisions était troué. Heureusement qu'on avait mis des branches de sapin, on a tiré les branches jusqu'au dessus. Les Allemands ont cru qu'on ramassait des branches.

On allait à l'école à Bionville. On allait à la boulangerie, il coupait le pain : il disait que c'était pour chez DONY et ça pour chez YORK ; Les gens qui avaient confiance. On ramenait ce qu'on pouvait. Le Robert COLLINET qui était boulanger donnait de la farine.

Ce maquis a été un jour transféré plus haut, dans les roches: c'était aussi un aménagement de la grande guerre et c'est donc là qu'y a eu le début du maquis de Viombois et tous ces gens là ont participé à la bataille de Viombois.

Et après la bataille de Viombois, Robert COLLINET et Jules SAYER étaient recherchés par les Allemands. Il fallait quitter Allarmont et mon père les a aidés en les cachant d'abord puis en les emmenant à Badonviller et là il y avait une filière pour fuir et ils sont partis.

Quand ils étaient cachés dans notre ferme, celle-ci a été perquisitionnée par les Allemands. Les Allemands ont mis en joue mon père et nous les enfants avons été mis d'un autre côté avec notre mère. On faisait des fromages à la ferme à l'époque et nous avions une chambre à fromages, la casemate, pour préparer les fromages. Jules SAYER et Robert COLLINET étaient cachés dans la pièce voisine. Ma mère a eu la présence d'esprit de se mettre devant la porte d'un air de dire « vous ne passerez pas ». Les Allemands ont regardé les fromages et ils sont sortis. Jules SAYER et Robert COLLINET sont ensuite sortis: c'était peu après la bataille de Viombois.

Maman Jeanne, la pauvre, en a vu avec tout ça : s'il y avait du pain ou du sucre, papa disait: il faut le donner à nos maquisards. On avait des cartes de familles nombreuses pour 4 enfants: il y en a encore eu 2 après. Maurice, deux ans de plus que moi, qui véhiculait le ravitaillement avec moi et mes sœurs qui n'étaient pas engagées à ce point.

On a eu aussi des prisonniers de guerre évadés amenés par des passeurs. Les passeurs nous les confiaient et mon père les faisait aller plus loin. Si nous avons eu des Alsaciens? Je ne m'en souviens pas. Les Anglais que nous avons hébergés, avaient été abattus, je crois du côté d'Avricourt.

L'abbé PENERATH : mon père n'a pas travaillé avec lui : il travaillait sur un autre secteur.

Pierre MATHIEU tenait un café au village, café devenu café de la diligence.

Il y a eu des fusillés à Allarmont. Le massacre de la Turbine en septembre 1944. Les Anglais étaient descendus là. Dommage, la Maria parlait beaucoup trop, elle racontait trop. Mon père disait toujours qu'il ne fallait pas dire devant elle. Mais elle a parlé à Celles sur Plaine et elle a été vendue. Les Allemands ont arrêté les Anglais, donc fusillade. Puis ils ont fusillé le Léon. La Maria a eu le temps de dire : ils fusillent mon Léon et elle a été fusillée à son tour.

Les Allemands sont venus chercher mon père à la ferme qui était sur la route de Badonviller en lui disant qu'il fallait leur indiquer la route d'Allarmont. Mais ce n'était pas vrai: la route d'Allarmont, les Allemands la connaissait très bien. Donc mon père a du partir avec eux et quand ils sont arrivés à la Turbine, un Allemand lui a montré l'endroit en disant: englisch pan pan ! pour dire que c'était pas eux mais les Anglais et ils ont renvoyé mon père. Mon père leur avait demandé un papier pour rentrer: il était dans un de ces états ! Il avait encore sa mère : il fallait prier à cette époque. C'était dur, dur: c'était des moments très durs.

On dépendait de la commune de Bionville, on allait à l'école de Bionville, c'était long, section des Collin, on repassait par les Noirs Colas mais on avait un petit chemin qui coupait ça au cours. On rattrapait. Les Allemands nous tiraient dessus ; on entendait les balles siffler. Tirer sur des gamins. Mon père voulait qu'on fasse comme d'habitude, qu'on ne fasse pas voir quoi que ce soit. Il était sévère mon père, très sévère ; surtout il disait : « attention, si vous parlez, il n'y aurait plus de parents ! » : c'était dur.

Je vous ai dit l'autre jour que je ne voulais pas parler de cette période de guerre, c'est la première fois, que j'en parle ouvertement, parce que j'ai tellement souffert. Je revois encore ma mère devant la porte: je me suis dit :« la pov femme, et pis ça y est, heureusement, on n'a pas bronché ! Je ne sais pas comment on a fait, mais ça a été. S'ils avaient ouvert la porte, ils les auraient trouvé tous les 2 (SAYER et COLLINET) ; Mon père qui était devant , c'était foutu, ça aurait été terrible ! Parlez avec Michel SAYER, (il s'en souviendra).

ça a été des moments très pénibles et bien d'autres moments et puis je n'ai pas aimé la guerre. Et puis il y a eu ces gens là qui se sont octroyé des décorations. JEAN SERGE. S'il n'y avait pas eu toutes ces petites gens qui sont restées dans l'ombre et qu'on a oublié.

Avec mon père, il ne fallait pas dire quoi que ce soit. C'était motus et bouche cousue.

Je vois avec Paul CHERRIER, le premier qui est venu à la ferme, jeune marié. Ils se recherchaient, sa femme et lui. Si bien qu'ils ont été arrêtés tous les deux et amenés dans les camps. Elle c'était Nénette RIVOT, la tante des curés RIVOT. Paul CHERRIER et sa femme née RIVOT ont été déportés tous les deux. Ils ont été libérés. Une liste des déportés hommes est passée dans le camp des femmes et vice versa, alors, ils se sont retrouvés là-bas à La Libération, pour finalement divorcer par après. Ce divorce a jeté un froid pour mon père : avoir fait ce qu'on a fait pour vous sauver ! Avoir passé par où vous êtes passés ! Enfin le Paul menait une grande vie, ce n'était pas un homme sérieux (fidèle), mais chacun menait sa vie. La nénette est morte à Fraispertuis, il n'y a pas longtemps. (Cette année 2012).

Eux aussi m'appelaient MOUSSE. Les Russes aussi m'appelaient MOUSSE.

Une période tellement pénible pour moi, (cette guerre) : c'est ça que je veux oublier, ça me fait tellement de peine. Je me souviens de cette tristesse et de cette cruauté. Alors j'évitais d'en parler, parce que ça arrache, ça été dur la guerre pour moi qui n'avait que 11 ans. Avoir supporté ce qu'on a supporté sous le silence. Et à l'école, on n'en parlait pas, ni même à nos cousins qui habitaient tout près, même pas à mon copain Michel SAYER. On ne parlait pas, il ne fallait pas.

Le père PARMENTIER, ça a été un dur. Je ne sais pas comment il a fait. Ma mère, quel courage! Elle lui disait :« Tu nous fera mourir : c'est dur 4 enfants, une ferme, toujours donner, toujours donner. Nous avons bien besoin d'argent aussi !

Mon père était né Au Bonhomme: c'était un Alsacien. Le grand père était né à Orbey, il avait une ferme au Luchpach. Mon père et ses sœurs allaient à l'école Au Bonhomme. Mon père après 14 d'après le traité de Versailles. « Tout Alsacien né avant 1918 devait réintégrer la nationalité française ». Mais mon grand père n'a pas fait la démarche. Pour mon père né en 1902. Il a négligé et quand j'ai voulu être facteur.....Je me suis fait inscrire au registre de la nationalité française. Ça s'est arrangé car mon père avait beaucoup de connaissances.

Mon père a eu la médaille militaire, la Croix de Guerre, la médaille des passeurs, (ma mère aussi), la Médaille d'Amérique. Si j'en parle aujourd'hui, car comme vous l'avez dit l'autre jour, il faut que ça se sache. Si on dit pas, nous...En recoupant d'un livre à l'autre, les historiens arriveront à en faire quelque chose.

ds.9

Michel SAYER, je ne le vois pas beaucoup. On allait à l'école ensemble. Jules SAYER et mon père étaient bien copains ensemble. Son grand père était aussi prénommé Jules, il était maire de la commune. Je l'ai renversé une fois à vélo, quand j'étais jeune et que j'allais à l'école. On n'était pas des saints. On descendait du Noir Colas et voilà le père SAYER avec sa pèlerine au milieu de la route qui ne savait pas où aller: à droite ou à gauche. Je l'ai envoyé balader dans le fossé, le pov vieux !

Des juifs d'Allarmont arrêtés? Je ne les ai pas connus. J'ai connu un juif à Celles sur Plaine, mais il n'a pas été arrêté, je ne sais plus ce qu'il est devenu. S'il est allé à Viombois, je ne sais plus. C'était le gendre du Frantz STECQUER.

Mon père c'était la Chapelotte, plus du côté de la Meurthe et Moselle, Badonviller...Pas Celles sur Plaine. Mon père c'était avec l'abbé STUTZMANN, avec les Badonviller, tout ça.

C'étaient des moments difficiles.

Enregistrement b.

Papa ne s'est jamais vanté de quoi que ce soit. 4 enfants, on allait à l'école à 3,5 kilomètres. Le bout de pain, on le donnait. Papa disait: « Nous on a la chance d'avoir des pommes de terre ! » Maman faisait des pommes de terre écrasées avec des bouts de lard. On avait du lait, on n'était pas privé, on n'avait pas faim donc il fallait apporter aux autres.

Une fois, un troupeau de vaches est passé qui venait de par la direction de Badonviller, un troupeau que les Allemands emmenaient en Allemagne. Elles beuglaient tellement: il fallait les traire. Les Allemands ont bien voulu qu'on tire le lait pour la colonie de St Evre qui était à Allarmont. Ma mère a traité les vaches et la colonie est venue chercher du lait. Oui les Allemands emmenaient des troupeaux en Allemagne! Oui, ils en ont fusillé des personnes à Allarmont.

Interview du 9 novembre 2012 à La Louvière Senones.

J'avais lu sur BDDM internet :

CHERRIER Paul né le 28 03 1923 à Rambervillers.

Arrivé au camp du Struthof le 30 août 1944, a été à Dachau, Neuengamme (Porta Westfalica) a été libéré de Wobelin le 2 mai 1945.

CHERRIER née RIVOT Geneviève née le 16 06 1923 à Rambervillers.

Partie de Paris le 14 07 1944 pour Ravensbruck, a été au kommando de Neuengamme (Hemstadt Bendorf et Hambourg).

Ils ont été arrêtés de bonne heure ? Mon père était fâché il leur disait : « vous allez nous faire prendre tous », il leur disait aussi: « vous êtes jeunes, c'est sûr, vous avez besoin de vous rencontrer mais c'est pas la solution dans un cas pareil »

19
f.

Je ne sais rien sur leur arrestation, je ne sais pas s'il y a eu d'autres maquisards du GMA arrêtés en même temps et je ne sais pas qui pourrait le savoir.

Le nom que vous me dites : Jean Marie AUBRY, non, je ne l'ai pas rencontré et je n'en ai pas entendu parler.

Beaucoup de personnes se sont donné des lauriers, ça c'était un peu dégoûtant. On n'a jamais fait l'éloge de nous, même de nous les gamins pourtant on en a fait, jamais on n'en a fait allusion. Porter le ravitaillement au maquis, souvent on l'a fait, dans une vieille charrette de bébé. On avait mis une caisse à la place de la nacelle du bébé et on chargeait les victuailles dedans et on tirait ça. On avait aussi une autre petite charrette plus facile pour mettre les sacs. On allait à l'école avec cette charrette, on pouvait passer du ravitaillement, ça passait alors inaperçu. Mais les Allemands patrouillaient souvent depuis la route communale, la scierie d'Allarmont, la turbine et nous on était sur la route des Noirs Colas. Ils tiraient derrière nous, ils faisaient siffler les balles, ils s'amusaient sûrement à nous faire peur, les salauds. On n'était plus que nous deux, mon frère et moi. Il n'y avait plus mes sœurs : il y avait la jumelle de mon frère et une plus grande. C'était des conditions difficiles quand on y pense.

Notre ferme a été cambriolée après la guerre. On a volé les médailles de mon père en passant par une fenêtre de derrière. Mais le voleur n'a pas eu les diplômes. Ils sont chez moi : ce sont des souvenirs de mon père.

Ma mère et mon père faisaient partie de la filière d'évasion.

Dans la charrette, on mettait des pommes de terre, des rutabagas. On allait déposer les sacs dans un endroit à 300 ou 400 mètres de la route, on montait un talus et on déposait dans un ancien abri et ceux du maquis venaient chercher ; on ne se voyait pas, ils savaient l'heure à laquelle notre père nous envoyait déposer le ravitaillement. On donnait aussi du lait.

Nous c'est de sucre qu'on a été privé, car papa le donnait aux passeurs pour leurs évadés.

Comme on touchait pour les 4 enfants, avec les bons on touchait du sucre et même que COLLINET qui tenait l'épicerie en donnait un peu plus à chaque fois.

Oui Jean-SERGE, je l'ai bien connu, il venait à la maison. Je n'en retiens pas qu'il était un homme bien sincère, j'ai eu l'impression qu'il se vantait, pourtant j'étais jeune. Il était assez guindé, fier, présomptueux, alors qu'on devait rester humble. Je l'ai vu plusieurs fois à la maison et après la guerre aussi.

Nom de bois: que ça a été triste !

Les autres : RIVIERE, MARCEAU, ils venaient aussi à la maison, je trouvais qu'ils parlaient beaucoup, se vantaient beaucoup.

J'ai horreur de la guerre, mais il faut quand même qu'on en parle, il n'y a pas de doute. J'ai pas raconté avant. J'ai rien comme preuve, on ne m'a jamais cité, mon frère Maurice non plus d'ailleurs.

Il y avait beaucoup de gosses dans la résistance, mais on n'a pas parlé d'eux à part du petit René de Moussey. Des gosses de 11 ou 12 ou 13 ans qui ont aidé la résistance et qui sont passés inaperçus. Je n'en ai rien à faire des décorations, mais quand on pense : c'était risqué. Je me rappelle un des derniers jours où je suis allé à l'école. Car après l'institutrice n'a plus voulu qu'on vienne. C'était Melle BAUDOT. Elle a dit : « c'est trop dangereux ! »

On avait eu peur. On avait un raccourci « le petit chemin », ça nous coupait de près de 1 km, et bien les Allemands nous ont vidé nos sacs d'école, nos cahiers et tout dans le chemin. Je ne sais pas s'ils ne se doutaient pas qu'on pouvait transporter des choses pour les maquisards.

Mon père disait : « surtout ne dites rien, jamais rien. On va peut être vous promettre des choses, mais ne dites rien ! » Les Allemands, ils se doutaient bien qu'on faisait passer des choses, des messages. On a fait les innocents. Même à nos cousins qui allaient dans la même école, jamais on a rien dit, à personne !

La Maria DADOU, on la connaissait bien, on n'échangeait rien, jamais une conversation. Faut rien dire à la Maria disait mon père. Le Léon, lui, il était discret. La Maria était curieuse, vantarde ; elle allait à Celles pour dire ce qu'elle faisait.

On a jamais su qui a chippé les médailles de mon père mais c'était des gens qui nous connaissaient et qui avaient l'habitude de venir chez nous. La maison était isolée, ils sont passés par derrière et ils ont tout retourné ; buffet, tout et ils n'ont pris que les médailles !!

Quoique mon père avait peut être des papiers secrets, c'est sûr qu'il n'a pas toujours tout dit. Vous savez, ces gaillards là, et compagnie, rien que pour avoir toutes les médailles.....Ils connaissaient la maison, puisqu'ils y venaient !!!

Mon père a eu de la chance : il était culotté. Quand les boches sont montés en juin, je ne sais plus exactement quand. Mon père était monté au maquis, au nid d'aigle et c'était bien prévu qu'en cas de danger les maquisards se retranchent là-dedans. Quand il est redescendu, c'était plein d'Allemands partout, je ne sais pas comment il a réussi à passer. Ma mère était dans un de ces états !!!! Les Allemands ont trouvé le café chaud sur ce qui leur servait de fourneaux dans le blockhaus. Heureusement qu'ils en étaient partis peu avant !! Dans cet abri, il y avait une trappe et un maquisard a soulevé la trappe et a vu les bottes des boches. Si les boches avaient vu cette trappe et jeté une grenade là-dedans, quel carnage !

Que ça a été dur tout ça quand on y pense !

C'était pas si dur à l'époque puisqu'on le faisait, c'était naturel, on avait la foi, on n'était pas des vantards. On ne parlait pas à l'école, ni à nos cousins ni à Michel SAYER.

Sacrée Geneviève, quel dommage, elle en a bavé en déportation, ils l'ont stérilisée, elle n'a pas pu avoir d'enfant.

f. H.

VALENTIN Louise qui habitait à Raon-les-Leau en Meurthe-et-Moselle, village limitrophe du département des Vosges de 1940 jusqu'à son arrestation le 28 août 1944, a secouru des soldats évadés et des personnes voulant échapper à l'oppression nazie.

Mon grand-père qui avait été auparavant garde forestier au Windeck, (maison forestière proche du village de Raon-les-Leau), l'avait connue bien avant la guerre, alors qu'elle était adolescente ce qui a naturellement facilité l'accueil d'évadés passés par grand-père et papa.

Quelques souvenirs de conversations me font penser qu'elle a eu des contacts avec plusieurs passeurs Mosellans et Alsaciens et qu'elle a aussi accueilli des évadés errants seuls dans le massif forestier.

Elle était de plus agent de liaison et ravitailleur pour le maquis de Vexaincourt. Elle fut arrêtée pour avoir participé à la réception du parachutage dans la nuit du 12 au 13 août 1944.

Extrait de l'attestation établie par Monsieur ARNOUX Maire de [Raon-les-Leau](#) le 12 avril 1950. (L'original provenant des archives du BAVCC se trouve en page suivante)

Le Maire de Raon-les-Leau certifie que Melle VALENTIN Louise, née à Raon-les-Leau le 9 avril 1914, sans profession, domiciliée actuellement chez sa tante, Mme Veuve GOND à Turckestein (Moselle) a établi son domicile, durant toute la guerre 1939-1945 à Raon-les-Leau, expulsée de Turckestein avec sa tante en 1940 par les Allemands.

De 1940 à 1944, elle a fait preuve d'un grand courage, d'un ardent patriotisme qui s'est surtout montré en secourant bon nombre de soldats français évadés et d'Alsaciens voulant échapper aux emprises allemandes ; elle leur a donné une complète hospitalité, puis les a dirigé vers l'intérieur (Centre d'Allarmont et de Raon-l'Etape) et cela malgré la surveillance des postes de douane allemande du Donon et du Windeck qui effectuaient, jours et nuits des patrouilles de surveillance.....la le Maquis de La Meix-Moussey) en vêtements de rechange.

Pour ces faits, elle fut arrêtée par les agents de la Gestapo le 28 août 1944, et emmenée au camp de Schirmeck d'où elle n'a été délivrée que par les troupes américaines le 23 novembre 1944. Heureusement pour elle, car deux jours après, elle devait être emmenée en Allemagne.

En foi de quoi, le Maire a délivré le présent certificat pour valoir ce que de droit.

Réponse à lettre du 29 août 1951

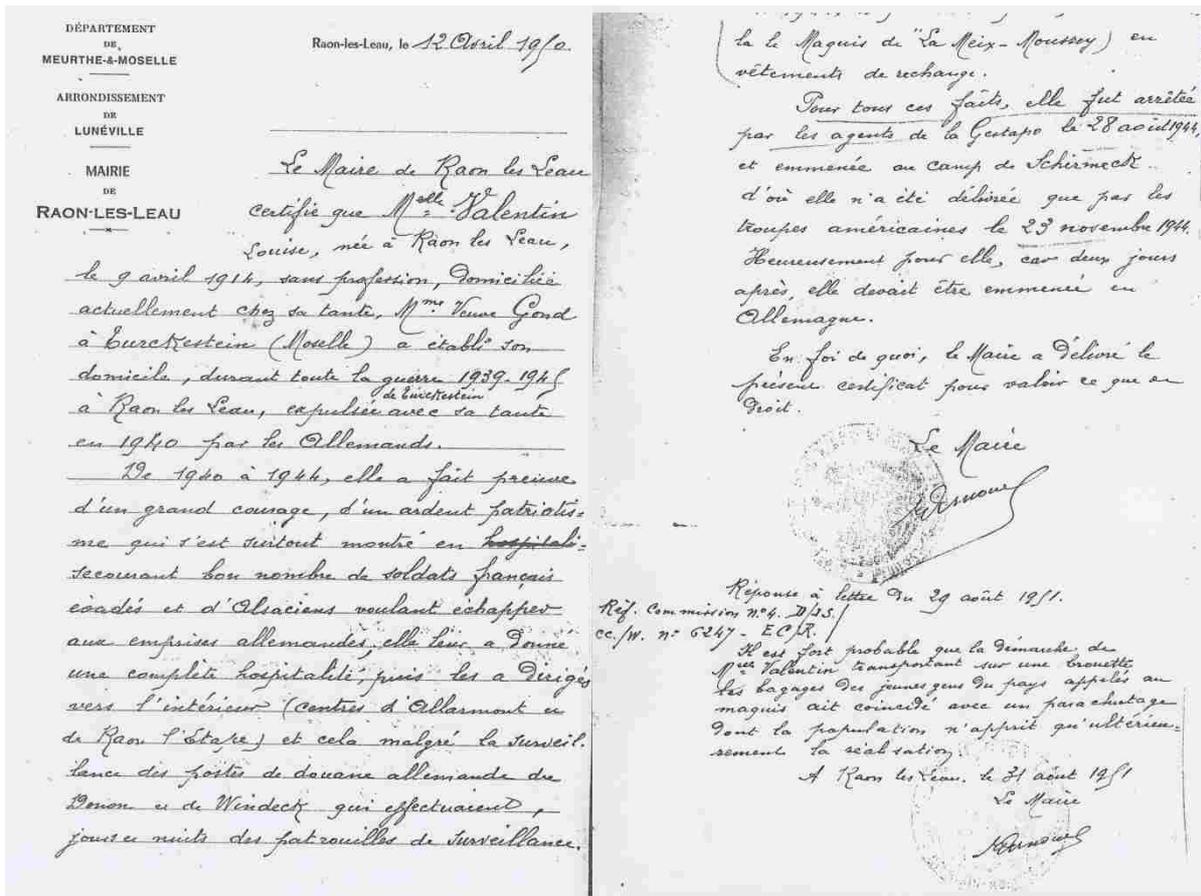
Ref. Commission n°4 D/JS./

CC/W.n°6247- EC/R./

Il est fort probable que la démarche de Melle VALENTIN transportant sur une brouette les bagages des jeunes gens du pays appelé au maquis ait coïncidé avec un parachutage dont la population n'apprit qu'ultérieurement la réalisation.

A Raon-les-Leau le 31 août 1951.

Le Maire qui signe ARNOUX.



Extrait du Procès verbal de renseignements administratifs du 30 juin 1951, relatif aux circonstances de son arrestation. (Archives du BAVCC). L'original se trouve à la suite.

De Mr GOND Marcel 41 ans, garde forestier particulier demeurant à Turquestein (Moselle).

« En 1944, je résidais chez ma cousine VALENTIN Louise, à Raon-les-Leau (Meurthe-et-Moselle). Je me suis personnellement rendu compte des actes de résistance accomplis par ma cousine. A différentes reprises elle a donné des renseignements aux Forces Françaises de l'Intérieur « Maquis de Vexaincourt » concernant les lieux et les heures de parachutages. Melle VALENTIN Louise avait connaissance des parachutages dans la région par l'intermédiaire de Mr WECHEIDER, chef du dit maquis actuellement Adjudant de Gendarmerie en retraite à Raon-les-Leau. Je faisais moi-même partie de ce maquis.

D'autre part, ma cousine a fait une propagande active dans la région pour le recrutement au dit maquis et à différentes reprises a prévenu des personnes de Raon-les-Leau de leur arrestation imminente par les autorités allemandes.

C'est pour ces motifs qu'elle a été arrêtée, sur dénonciation, le 28 août 1944 à Raon-les-Leau par des douaniers allemands et internée au camp de Schirmeck (Bas-Rhin).

Les actes de résistance de VALENTIN Louise sont connus par les habitants de Raon-les-Leau. Ce qui précède pourra être certifié par les notables et autorités locales du dit lieu »

6e LEGION GENDARMERIE MUNICIPALE

Compagnie de la MOSELLE
Station de SARREBOURG
Brigade de LORQUIN

CEJOURD HUI, trente Juin mil neuf cent cinquante et un,
Nous soussigné : MAZERAND, Lucien

2 JUIL 1951
Caserne

N°:
STION : 941/SR.
ICADE : 237
29 JUIN 1951
ROCES - VERBAL
enseignements administratifs
VALENTIN, Louise
Carte de Déporté.

gendarme à la Brigade de LORQUIN (Moselle), rapportons les opérations suivantes que nous avons effectuées, agissant en uniforme et conformément aux ordres de nos chefs.

Le vingt neuf Juin 1951, à huit heures, en visite de commune à TURQUESTEIN (Moselle), agissant en vertu d'une demande d'enquête N° 4842/EOR en date du 30 Mai 1951, émanant de la Direction Interdépartementale des anciens combattants et Victimes de guerre à METZ, relative aux circonstances de l'arrestation et déportation par les Allemands de la nommée VALENTIN, Louise, postulante au bénéfice de la carte de déportée ou internée de la résistance et à l'effet de recueillir sur cette affaire le témoignage de GOND, Marcel, avons recueilli ce qui suit:

de M. GOND, Marcel, 41 ans, garde forestier particulier demeurant à TURQUESTEIN (Moselle)

A. expédition
Vu et transmis par le Commandant de Brigade et
à M. le Lieutenant Interdépartemental des A.C. et
Victimes de Guerre à METZ.
Le 29 Juin 1951.



" En 1944 je résidais chez ma cousine VALENTIN, Louise, à RACN-Les-L'EAU (Meurthe et Moselle). Je me suis personnellement rendu compte des actes de résistance accomplis par ma cousine. A différentes reprises elle a donné des renseignements aux Forces Françaises de l'Intérieur "MAQUIS de VEKAINCOURT" concernant les lieux et les heures de parachutages. Mlle VALENTIN, Louise, avait connaissance des parachutages dans la région par l'intermédiaire de M. WECHEIDER, Chef du dit maquis, actuellement Adjudant de Gendarmerie en retraite à RACN-Les-L'EAU. Je faisais moi-même partie de ce maquis.

D'autre part, ma cousine a fait une propagande active dans la région pour le recrutement au dit maquis et a différentes reprises a prévenu des personnes de RACN-Les-L'EAU de leur arrestation imminente par les autorités allemandes

C'est pour ces motifs qu'elle a été arrêtée, sur dénonciation, le 28 août 1944 à RACN-Les-L'eau, par des Douaniers allemands et internée au camp de SCHIRMACK (Bas-Rhin).

Les actes de résistance de VALENTIN, Louise, sont connus par les habitants de RACN-Les-L'EAU. Ce qui précède pourra être certifié par les notables et autorités locales du dit lieu. "

Lecture faite persiste et signe.

DEUX EXPEDITIONS, destinées:

La famille PIERREL de Raon-les-Leau est composée de:

Emile PIERREL né en 1897 qui était bûcheron, de

Marie BARRET son épouse et des enfants:

Albert PIERREL né en 1922 et

René PIERREL né en 1925 tous deux également bûcherons et de

Simone PIERREL née en 1924

Cette famille a accueilli et convoyé des prisonniers de guerre et des Alsaciens-Lorrains réfractaires ou déserteurs de la Wehrmacht.

Grand-père parlait souvent de la famille PIERREL et de Mimile*(1) en particulier, qu'il connaissait de longue date puisqu'il avait travaillé avec lui dans les bois, bien avant la guerre lorsqu'il était le garde forestier du Windeck.

Papa et mon oncle qui avait côtoyé les enfants PIERREL et leurs parents, en parlaient comme d'une famille accueillante.

Je suppose que c'est chez cette famille PIERREL que fut quelques fois réchauffé le « pot de camp » car la maison forestière était bien trop éloignée de l'école pour rentrer à midi.

*(1) Mimile étant le surnom d'Emile PIERREL.

Marie-José ANCEL MODERY fille d'Albert PIERREL témoigne:

« Mon grand-père, mon père, son frère René, sa sœur Simone étaient tous dans la résistance.

Ma tante Simone n'a pas été attrapée car elle était entrain de faire passer des gens dans la montagne, mais son père et mon oncle ont été arrêtés le même jour.

Mon grand-père Emile PIERREL a été déporté, il est allé à Dachau et à Buchenwald.

Mon père Albert PIERREL gravement blessé a été soigné et remis sur pied pour aller délivrer le Struthof.

Mon père a libéré le camp du Struthof avec les Américains. Je sais qu'il a retrouvé les affaires de son frère René PIERREL devant le four. Mon oncle avait 19 ans quand il est mort assassiné là. Mon père a reconnu ses lunettes et ses sabots qui portaient son nom à l'intérieur.

Quand le camp du Struthof a été libéré, il a servi de prison et mon père y est devenu surveillant. Il a donc gardé des Allemands prisonniers là-haut. »

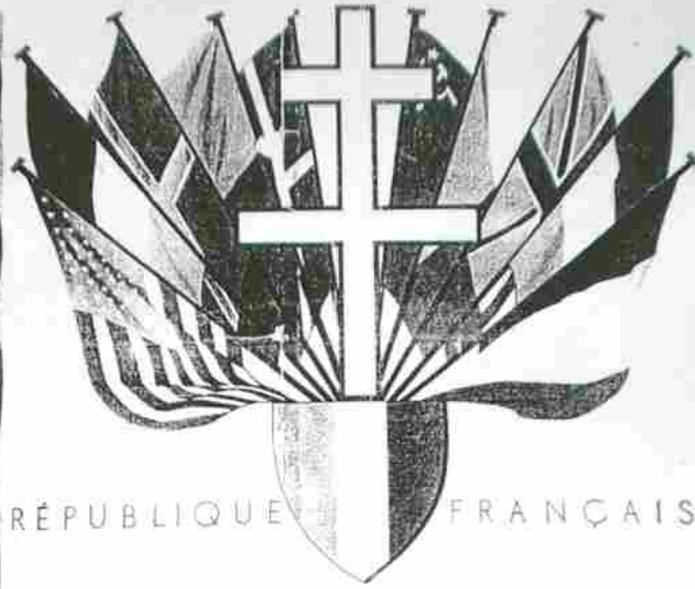
Transcription du diplôme décerné à Simone PIERREL veuve GUIRAO Robert le 25 juillet 1951.

Mme Vve GUIRAO Robert née PIERREL Simone,

A fait partie des soldats sans uniformes qui participèrent aux glorieux combats pour la libération, grâce à l'aide généreuse qu'elle a apportée aux prisonniers, déportés, évadés français ou combattants des armées alliées tombés au pouvoir de l'ennemi.

Signé le Général DE GAULLE
commission des passeurs.

le Général DE LARMINAT président de la



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Mme Veuve Guirao, Robert
née Pierrrel, Simone.

A FAIT PARTIE DE L'ARMÉE
DES SOLDATS SANS UNIFORMES
QUI PARTICIPÈRENT AUX GLORIEUX
COMBATS POUR LA LIBÉRATION,
GRÂCE À L'AIDE GÉNÉREUSE QU'IL
A APPORTÉE AUX PRISONNIERS,
DÉPORTÉS, ÉVADÉS FRANÇAIS OU
COMBATTANTS DES ARMÉES ALLIÉES
TOMBÉS AU POUVOIR DE L'ENNEMI.

DÉLIVRÉ A PARIS, LE 25 Juillet 1951.

LE GÉNÉRAL DE GAULLE

J. de Gaulle

LE GÉNÉRAL DE LARMINAT
PRÉSIDENT DE LA COMMISSION
DES PASSÉS

de Larmiat

M. THIRION Gabriel, né le 2 Juin 1894 à ANOULD, Brigadier reconnaisseur
SNCM domicilié à RAON L'ETAPE, Rue du Général Sarrail

GEORGES Henri, né le 31 Mars 1914 à LUNEVILLE, pharmacien, domicilié
à CELLES sur PLAINE 37, Grand'rue

MEDAUER Paul, né le 23 Avril 1904 à CELLES S/ PLAINE, Bûcheron, domi
cilié à CELLES

Mme. STOUPPE Lucien
femme MEDAUER Paul née le 27 Mars 1906 à CELLES S/ PLAINE, ménagère, domi
ciliée à CELLES

M. WILHEIM Jean, né le 27 Juin 1925 à NANCY, Bûcheron, domicilié à
CELLES

GIRARD René, né le 9 Novembre 1904 domicilié 33, Rue Jules Ferry
RAON L'ETAPE
Croix de guerre étoile d'argent

Melle GIRARD Cécile, née le 6 Novembre 1899 à RAON L'ETAPE, matériel élec-
trique, domiciliée à RAON L'ETAPE, 16, Rue Jules Ferry
Croix de guerre 1939-45 avec étoile de bronze

GIRARD Marie, née le 19 Février 1902 à RAON L'ETAPE, matériel élec-
trique, domiciliée à RAON L'ETAPE 16, Rue Jules Ferry

M. DUVAL Jean, né le 11 Juin 1907 à NEUILLY-PLAISANCES (S.&.O) Garde
Forestier, domicilié, Maison Forestière de la Chipotte
à RAON L'ETAPE

Mme. VALENTIN Louise, née le 9 Avril 1914 à RAON les LEAU (M.&.M), ménagère
domiciliée à TURQUESTEIM (Bas-Rhin)

Mme. THIRION Lucie,
femme MARCHAL née le 27 Janvier 1888 à CELLES S/ PLAINE (Vosges)
Fusillée le 15 Septembre 1944 à la TURBINE, commune
d'ALLARMONT

M. MARCHAL Léon
Célestin, né le 19 Février 1903 à NEUFMAISONS (M.&.M)
Fusillé le 15 Septembre 1944 à la TURBINE, commune
d'ALLARMONT

M. Le Curé MELINE né le 28 Août 1885, curé de RAON S/ PLAINE, né à
SANCHEY (Vosges)
a déjoué la Gestapo qui était venu l'arrêter le
28 Mars 1943

Charles BERNHARD

docteur en médecine né en 1875 à Strasbourg,
et son fils

Jacques BERNHARD

chirurgien né en 1905 à Rothau,

Alsaciens d'origine, installés à Saint-Dié ont tout naturellement porté aide et secours aux évadés qui frappaient à leur porte.

Je savais (pour l'avoir entendu dire par grand-père) que des BERNHARD de Saint-Dié avaient rendu des services à des évadés.

Parce qu'ils n'ont jamais fait état de leur service dans cette résistance contre le nazisme (comme d'ailleurs beaucoup parmi les passeurs et aidants de filière d'évasion), j'ai donc cherché des documents concernant ces personnes. J'en ai découvert en 2012, dans les archives « fonds DODIN » de la Société Philomatique de Saint-Dié et j'ai recherché un membre de cette famille et c'est ainsi que j'ai pris contact avec Jean Daniel BERNHARD. Fils de Jacques BERNHARD et petit-fils de Charles BERNHARD, il m'a confié, le 19 novembre 2013, un recueil de souvenirs familiaux contenant le récit de 23 pages écrit par son père, en janvier 1990.

Transcription d'un extrait du texte écrit par Jacques BERNHARD en janvier 1990.

« Aux élections, (après la guerre de 14 / 18), Charles BERNHARD sera élu maire de Rothau et le restera jusqu'en 1939, secondé par Mr EDEL, instituteur dont il appréciera le savoir-faire et la ponctualité ».

« La société évoluait lentement dans une atmosphère de fausse sécurité et d'insouciance qui allait devenir bientôt de la résignation. Personne n'imaginait que seulement quinze ans plus tard éclaterait une nouvelle guerre mondiale !...

Chaque année la fête nationale*(1) était célébrée avec la même ferveur dans la cour de la mairie avec le concours de la fanfare, des pompiers, de la chorale, des écoles et de la population. La cérémonie prenait fin avec une allocution du maire toujours écoutée et attendue »

« En 1939 Charles BERNHARD a 64 ans; il prend sa retraite et vient habiter Saint-Dié où je suis établi (clinique chirurgicale privée). Il occupe en août le rez-de-chaussée d'un immeuble, 17 rue Stanislas, qu'il vient d'acquérir.

Presque tout de suite c'est la guerre, la « drôle de guerre ».

1) * Je savais, parce que grand-père me l'avait dit, que de nombreux habitants de Rothau mais aussi des habitants des communes environnantes (dont lui-même et ses frères) venaient écouter les discours patriotiques réconfortants de ce maire hors du commun. J'ai eu le plaisir de lire dernièrement la transcription des discours de Monsieur Charles BERNHARD des 14 juillet 1921, 1922, 1923 et 1924 que j'ai découvert dans un cahier d'écolier trouvé dans les archives de mon oncle Pierre FERRY de La Claquette.

Transcription de fiches établies par Mr François. Fonds DODIN. Archives de la Société Philomatique.

« Saint-Dié: 3 ou 4 mars 1941 est arrêté à Saint-Dié pour aide aux évadés alsaciens le Docteur BERNARD ancien maire de Rothau n.b voir fiche du 5 mars»

« Saint-Dié 5 mars 1941 sont arrêtés chez le Dr BERNARD, ancien maire de Rothau qui délivrait des fausses cartes d'identité: Ludwig Willy de La Broque (hameau d'Albet) Bas-Rhin, FELDER François de Maison-Neuve (Bas-Rhin), tous deux cherchaient à gagner la zone libre. »

Dans le livre, Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié Albert OHL DES MARAIS écrit:

« Le 7 mars 1941, les Allemands ont arrêté douze personnes à Saint-Dié, accusées d'avoir facilité la fuite de jeunes gens d'Alsace. Parmi les arrêtés figurent le docteur BERNHARD et son père ancien maire de Rothau et cette nuit là a été arrêté M.HOLVECH interprète à la mairie. On apprend que pour cette même raison le maire de Senones André LARUE a aussi été arrêté. »

Transcription d'un extrait du texte écrit par Jacques BERNHARD en janvier 1990. (Archives de Jean Daniel BERNHARD)

« En février 1941, je suis arrêté une première fois par la Gestapo et je passe deux jours à la prison Charles III de Nancy. Il m'est reproché d'avoir reçu à la clinique des prisonniers évadés et au cours d'une perquisition, on a trouvé à mon domicile une « prédiction de Sainte-Odile ». Cette prédiction qui circulait partout, prédisant la fin de l'hitlérisme, avait le don d'exaspérer les nazis.

Je suis en plus soupçonné d'être juif et invité à prouver le contraire. On sourit quand j'affirme que l'information ne peut venir que d'un confrère de la place et je propose à mes interlocuteurs l'Etat-civil de Strasbourg qui doit les rassurer.

Le 7 mars, Charles BERNARD est arrêté à son tour. Il est toujours question de prisonniers évadés et de jeunes Alsaciens fuyant l'incorporation de force dans l'armée allemande. Une douzaine de personnes sont arrêtées en même temps dont HOLVECK, interprète à la mairie et Monsieur LARUE, maire de Senones, le seul qui n'en reviendra pas.

Charles sera jugé avec tout le monde par un tribunal militaire après être resté quinze jours emprisonné à Epinal.

J'ai été arrêté pour la deuxième fois pendant ma consultation deux jours avant et conduit à Epinal pour y être en même temps définitivement jugé. A l'exception du maire de Senones tout le monde sera acquitté et relâché. Pour la prédiction de Sainte Odile je serai condamné à trois mois de prison ou 40 000 francs d'amende, au choix...Pour expliquer un jugement assez inattendu, HOLVECK, dont les relations étaient nombreuses en Alsace, entre-autres avec

Jean-Paul LACOUR, industriel à Sainte-Marie-aux-Mines, dira à mon père que « nous avons passé par un tout petit trou ».

Que s'était il passé, quel marchandage peut être, nous ne le saurons jamais.

Tout n'est pas terminé pour Charles BERNHARD qui sera convoqué, quelques semaines plus tard, à Epinal pour de nouvelles explications. Je le conduis en voiture et je l'attends devant la Kommandatur. Quand il en sort il me dit que « ça s'est arrangé », mais pressé de questions, il n'a pas pu s'empêcher de leur dire « qu'il en avait assez de répéter toujours la même chose. » Sur quoi son interlocuteur lui a rappelé « qu'il avait toujours le pouvoir de le faire arrêter. »

Soulagés, nous regagnons Saint-Dié. Cette fois c'est bien fini ! »

Transcription de documents concernant d'autres aidants arrêtés dans les mêmes moments et pour les mêmes raisons:

6 mars 1941: **VILLAUME**, maire de Saint Stail est arrêté pour avoir hébergé des Alsaciens. Comparaisant devant le tribunal allemand le 30 mars 1941, il sera acquitté mais, sur la demande des Allemands, il sera relevé de ses fonctions de Maire en avril 1941 par le préfet (Fonds DODIN d'après le rapport du préfet, Archives Départementales des Vosges)

6 mars 1941, **André LARUE**, maire de Senones et **M. POQUET** sont arrêtés. M.LARUE sera condamné par le tribunal allemand à 5 ans de réclusion pour fabrication de fausses cartes à des Alsaciens le 30 mars. Son secrétaire, Mr POQUET sera condamné à 10 mois de prison pour avoir fait ces cartes. (Fonds DODIN: Rapport de M.VALENTIN, instituteur à Vieux Moulins, conseiller Général et AD des Vosges rapport du préfet du 31 mars 1941)

6 mars 1941, **Emile GIESIE** de Senones sera arrêté et incarcéré à La Vierge à Epinal pour avoir porté assistance à des Alsaciens-Lorrains.(Fonds DODIN d'après A.D des Vosges rapport du sous Préfet de St Dié du 31 mars 1942)

30 mars 1941, l'interprète **HOLWECK** est remis en liberté, tandis que le pauvre André LARUE, maire de Senones est condamné à 5 ans de réclusion et son secrétaire 18 mois de la même peine » (Histoire chronologique de la ville et du val de Saint-Dié: Albert OHL DES MARAIS)

Abbé POIROT.

J'ai entendu mon grand-père et mon papa parler d'un abbé POIROT avec respect et admiration. J'avais compris qu'ils s'étaient rencontrés dans les Vosges pendant la guerre mais je n'en connaissais pas les circonstances et je ne savais rien sur lui, juste qu'il avait été d'un grand secours pour des Alsaciens déserteurs de la Wehrmacht.

Mes recherches m'ont permis de découvrir qu'il était curé de Saint-Jacques-du-Stat et de La Houssière puis j'ai découvert qu'André MOULIN de Corcieux lui avait consacré deux demi-pages dans son livre: « Des défricheurs aux bâtisseurs » de juillet 1984 dans le paragraphe intitulé: UN RESISTANT.

Extraits du paragraphe « UN RESISTANT »

L'abbé POIROT est né le 8 juin 1873 à Lerrain. Ce fut un homme d'une remarquable intelligence et d'un esprit d'une rare finesse.....En 1896, un des rares prêtres licenciés en Sciences Physiques et Mathématiques. ... Curé de Saint-Jacques-du-Stat avec La Houssière comme annexe.....Sa devise était « Son Dieu et Sa Patrie ».....A partir de 1940, il s'oppose ouvertement aux Allemands, ses sermons remontent le moral de ses paroissiens, il n'accepte pas la défaite et refuse de mettre son horloge à l'heure allemande. Pendant l'occupation, il va « passer » les réfractaires, les Alsaciens Lorrains déserteurs de la Wehrmacht, les parachutistes ou aviateurs « descendus », ect....Sa maison est ouverte à tous les résistants. Lucien GONAND chef du 4ème groupement des Vosges de la Résistance, AUBERT dit « double mètre », pour organiser ses maquis auront tous deux leur P.C. chez l'abbé POIROT. On y retrouve les fausses cartes et la distribution des journaux clandestins. Au 6 juin 1944, il a 71 ans et son âge ne lui permet pas de participer aux opérations; il s'emploie à aider la Résistance tant et si bien que ce patriote se sent surveillé et traqué.

Cela devient terrible et le samedi 10 juin, sa maison est cernée mais il est à l'Eglise et de là il voit les « boches » vider son mobilier et ses livres auxquels il tenait tant. Obligé de fuir, il va tout d'abord attendre, planqué dans un champ de seigle, gagnera la région d'Autrey, la vallée de Mortagne. Il sera cheminot à Mont-sur-Meuthé, difficilement reconnaissable car il a gardé une superbe barbe.

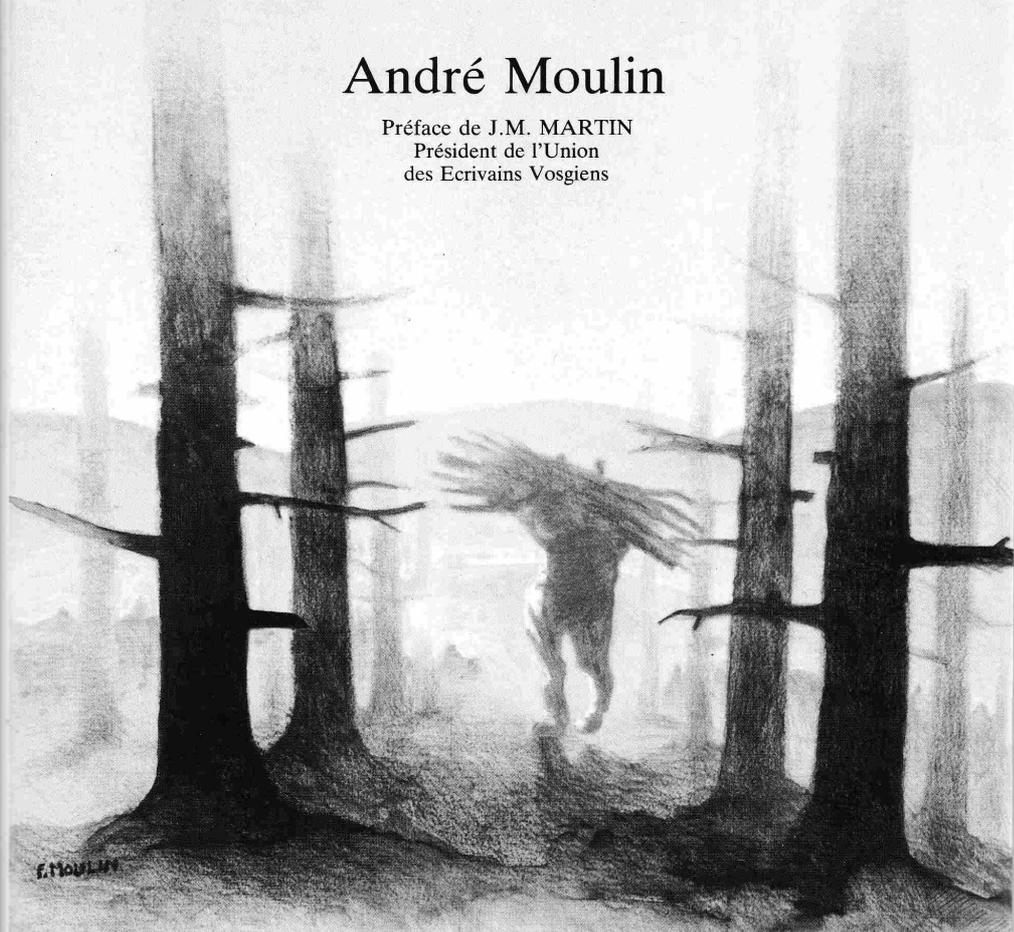
C'est à Senones qu'il se retrouve à la Libération où il continue à rendre de grands services, ainsi qu'à Moussey. Il meurt à Senones le 28 février 1952.

Ci-après les pages 131 et 132 du livre « Des défricheurs aux bâtisseurs » d'André MOULIN.

DES DEFRICHEURS AUX BÂTISSEURS

André Moulin

Préface de J.M. MARTIN
Président de l'Union
des Ecrivains Vosgiens



Corcieux

10 000 Allemands "reprennent" Corcieux et tout le secteur "insurgé". On a évalué au total 4 divisions dont 1 blindée retenues dans les Vosges au lieu de gagner la Normandie.

Non, malgré un apparent insuccès, le Maquis de Corcieux n'a pas lutté en vain. Le but allié est atteint, créer dans les Vosges un abcès de fixation des troupes occupantes.

L'ennemi l'a bien compris et la répression est sanglante : pendant plusieurs jours, plus d'une centaine de maquisards tentent d'échapper à l'encerclement. Une partie y réussit, mais 47 d'entre eux furent pris, torturés et sauvagement exécutés. Le tribunal militaire allemand d'Epinal condamnera à la peine de mort par contumace une trentaine d'entre eux.

Enfin, 104 habitants de la région de Corcieux furent emmenés dans les camps de déportation où beaucoup disparurent.

Une dénonciation, fait d'un notable Forfelet, n'avait pas arrangé les choses, à la différence et à l'honneur du Maire de Taintrux, qui sauva certainement sa commune des horreurs des représailles lorsque, mis en présence des cadavres des résistants, parmi lesquels gisait son propre fils, chef du groupe encerclé, il dit héroïquement aux Allemands : "Il n'y a personne de Taintrux."

UN RESISTANT

L'abbé Poirot est né le 8 juin 1873 à Lerrain. Ce fut un homme d'une remarquable intelligence et d'un esprit d'une rare finesse.

Elève à Rome des chanoines de Saint-Jean de Latran, puis à la célèbre Université de Jésuites de Louvain. (Belgique)

En 1896, un des rares prêtres licenciés en Sciences Physiques et Mathématiques.

Il fut ordonné prêtre en 1897, vicaire à Ville-sur-Ilion puis curé de Saint-Jacques-du-Stat avec La Houssière comme annexe.

Il avait pour ses déplacements son vieux et bizarre tacot à trois roues qu'il appelait "l'Ecrevisse" à cause de sa couleur rouge.

Sa devise était "Son Dieu et sa Patrie". En 1914, quoique réformé pour faiblesse cardiaque et pulmonaire, il obtint d'être mobilisé, d'abord dans un hôpital de l'arrière puis, sur sa demande, au 7^{ème} Bataillon de Chasseurs Alpains.

Il participe aux combats du Linge, du Vieil Armand, de Verdun puis en Italie où, sur la Piave, il sera décoré de la Croix de Guerre Italienne. Blessé déjà le 1^{er} mai 1917, il sera pris par les gaz (Ypérite) le 23 août 1918, ne sortant de l'hôpital que le 22 octobre 1918.

A partir de 1940, il s'oppose ouvertement aux Allemands, ses sermons remontent le moral de ses paroissiens, il n'accepte pas la défaite et refuse de mettre son horloge à l'heure allemande. Pendant l'Occupation, il va "passer" les réfractaires, les Alsaciens Lorrains déserteurs de la Wehrmacht, les parachutistes ou aviateurs "descendus", etc...

Sa maison est ouverte à tous les résistants. Lucien Gonand, chef du 4^{ème} groupe-ment des Vosges de la Résistance, Aubert dit "Double Mètre", pour organiser ses maquis auront tous deux leur P.C. chez l'abbé Poirot. On y trouve les fausses cartes d'identité et la distribution des journaux clandestins. Au 6 juin 1944, il a 71 ans et son âge ne lui permet pas de participer aux opérations ; il s'emploie à aider la Résistance tant et si bien que ce patriote se sent surveillé et traqué.

Cela devient terrible, et le samedi 10 juin, sa maison est cernée mais il est à l'Eglise, et de là voit les "boches" vider son mobilier et ses livres auxquels il tenait tant. Obligé de fuir, il va tout d'abord attendre, planqué dans un champ de seigle, gagnera la région d'Autrey, la vallée de Mortagne. Il sera cheminot à Mont-sur-Meurthe, difficilement reconnaissable car il a gardé une superbe barbe.

C'est à Senones qu'il se trouve à la Libération où il continue de rendre de grands services, ainsi qu'à Moussey.

La cécité le gagne et il meurt à Senones le 28 février 1952.

Il avait la Croix de Guerre Française, ainsi que la Médaille de la Résistance, et eût amplement mérité la Légion d'Honneur.

Tel fut l'homme,
Tel fut le prêtre,
Tel fut le Français.

LE COUP DE MAIN DES F.F.I. DE CORCIEUX

Grâce à un ami, nous avons eu communication du récit par l'Abbé Poirot, curé de Saint-Jacques, récemment décédé à Senones, du fait d'armes au cours duquel les F.F.I. de Corcieux et Taintrux se distinguèrent de si brillante façon les 5 et 6 juin 1944.

Monsieur l'Abbé Poirot, qui passe modestement sur la part qu'il a prise lui-même à cet épisode de la guerre dans les Vosges, a ainsi écrit une page d'histoire locale que nous nous faisons un devoir de livrer à nos Lecteurs.

« Le poste de repérage des Allemands se trouvait sur une hauteur du territoire des Arrentès à un lieu-dit dont je ne sais plus le nom. Il se composait de 9 hommes cantonnés à Corcieux, à l'hôtel Xeuxet. Ils prenaient la garde tour à tour par 4 hommes. Le poste existait depuis le commencement de la seconde année de la guerre.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, ils se trouvaient 5 au poste, les 4 autres étant couchés au cantonnement de Corcieux. L'attaque des nôtres s'est produite au petit jour. L'un des Allemands a résisté, s'est défendu courageusement et a été tué. Les quatre autres se sont rendus et emmenés à La Côte où se trouvaient déjà 43 prisonniers faits par les nôtres à Taintrux le matin du mardi 6 juin. Ces 47 prisonniers emmenés au maquis par le groupe qui avait fait l'attaque de Taintrux devaient être délivrés dans une maison où ils avaient été enfermés le jeudi 8 juin, car 8 à 10 000 Allemands étaient arrivés et traquaient les "terroristes" qui ont réussi tout de même à décrocher.

René PREGHENELLA et Louis THIEBAUT, chauffeurs de camions à l'usine LAEDERICH de Rupt-sur-Moselle ont convoyé des prisonniers de guerre évadés d'Allemagne et des Alsaciens déserteurs de l'armée allemande qui grâce aux aidants de la filière d'évasion de la vallée de la Bruche étaient en transit à Moussey. René PREGHENELLA né en 1927 explique dans son témoignage dont l'original suit:

« Mon père, Fernand PREGHENELLA est né à Prégéna au Tyrol autrichien et parlait couramment l'allemand. Il avait émigré en France et avait vécu quelques temps en Alsace avant de s'installer à Rupt-sur-Moselle. Il était chauffeur de camion à l'usine LAEDERICH de Rupt-sur-Moselle dans la période de guerre.

Monsieur Jules PY, directeur général des usines du groupe LAEDERICH de la vallée du Rabodeau était de connivence avec le directeur des usines du même groupe de Rupt-sur-Moselle et du Haut-du-Them pour le transport d'évadés en transit dans les villages de Senones, la Petite-Raon et surtout Moussey.

Les usines du groupe LAEDERICH de Moussey, Senones, la Petite-Raon, Rupt-sur-Moselle dans les Vosges et le Haut-du-Them en Haute-Saône s'échangeaient de la matière et des marchandises. Mon père a transporté des chaînes de métiers à tisser pour les usines LAEDERICH de la Petite-Raon et de Moussey.

L'usine du Haut-du-Them en Haute-Saône dépendait de Rupt-sur-Moselle dans les Vosges ce qui impliquait des allées et venues fréquentes du camion entre ces deux points et par la même occasion, la possibilité de faire passer des prisonniers de guerre et des Alsaciens déserteurs de l'armée allemande dans le département voisin.

Monsieur Jules PY qui était également le Maire de Moussey, profitant des allées et venues du camion de Rupt-sur-Moselle dans les usines du groupe de la vallée du Rabodeau avait pris l'habitude de confier aux chauffeurs, un ou des évadés qui pouvaient voyager soit à leur côté en cabine ou cachés parmi la marchandise c'est ainsi que mon père et son collègue et ami Louis THIEBAUT dit Margarine de Rupt-sur-Moselle ont convoyé des évadés (prisonniers de guerre et Alsaciens déserteurs de l'armée allemande) qui leur étaient directement confiés par Monsieur Jules PY.

A Moussey, les chauffeurs du camion venant de Rupt-sur-Moselle allaient au bistrot chez RAGUE pour manger sans ticket.

Quelques fois les évadés pris en charge par mon père et son collègue à Moussey étaient déposés en gare d'Étival ou d'Épinal mais le plus souvent ils étaient acheminés en Haute-Saône en passant par l'usine LAEDERICH de Rupt-sur-Moselle puis celle du Haut-du-Them.

Mon père a effectué aussi des passages d'évadés qui se trouvaient en transit à Rupt-sur-Moselle ou ses environs. André MAURICE était responsable du secteur de Rupt-sur-Moselle en coordination avec son frère jumeau.

Le brigadier de gendarmerie JUBLIN de Rupt-sur-Moselle venait signaler s'il y avait présence ou non d'Allemands dans les environs, ceci afin de faciliter aux chauffeurs du camion, les passages des évadés vers la Haute-Saône.

Mon père et son collègue allaient alors, avec le camion LAEDERICH de la « société cotonnière des Vosges » conduire les évadés jusqu'à Faucogney où existait un relais de la filière et ils allaient quelques fois plus loin aussi.

René JACQUEL est mort en sautant d'un train. »

Témoignage de René PREGHENELLA de Pouxoux né en 1927.

Le 10 mai 2012.

Mon père, Fernand PREGHENELLA est né à Prêghéna au Tyrol autrichien et parlait couramment l'allemand. Il avait émigré en France et avait vécu quelques temps en Alsace avant de s'installer à Rupt sur Moselle. Il était chauffeur de camion à l'usine LAEDERICH de Rupt sur Moselle dans la période de guerre.

Monsieur Jules PY, directeur général des usines du groupe LAEDERICH de la vallée du Rabodeau était de connivence avec le directeur des usines du même groupe de Rupt sur Moselle et du Haut du Them pour le transport d'évadés en transit dans les villages de Senones, la Petite Raon et surtout Moussey.

Les usines du groupe LAEDERICH de Moussey, Senones, la Petite Raon, Rupt sur Moselle dans les Vosges et le Haut du Them en Haute Saône s'échangeaient de la matière et des marchandises. Mon père a transporté des chaînes de métiers à tisser pour les usines LAEDERICH de la Petite Raon et de Moussey.

L'usine du Haut du Them en Haute Saône dépendait de Rupt sur Moselle dans les Vosges ce qui impliquait des allées et venues fréquentes du camion entre ces deux points et par la même occasion, la possibilité de faire passer des prisonniers de guerre et des Alsaciens déserteurs de l'armée allemande dans le département voisin.

Monsieur Jules PY qui était également le Maire de Moussey, profitant des allées et venues du camion de Rupt sur Moselle dans les usines du groupe de la vallée du Rabodeau avait pris l'habitude de confier aux chauffeurs, un ou des évadés qui pouvaient voyager soit à leur côté en cabine ou cachés parmi la marchandise c'est ainsi que mon père et son collègue et ami Louis THIEBAUT dit Margarine de Rupt sur Moselle ont convoyé des évadés (prisonniers de guerre et Alsaciens déserteurs de l'armée allemande) qui leur étaient directement confiés par Monsieur Jules PY.

A Moussey, les chauffeurs du camion venant de Rupt sur Moselle allaient au bistrot de chez RAGUE pour manger sans ticket.

Quelques fois les évadés pris en charge par mon père et son collègue à Moussey étaient déposés en gare d'Etival ou d'Epinal mais le plus souvent ils étaient acheminés en Haute Saône en passant par l'usine LAEDERICH de Rupt sur Moselle puis celle du Haut du Them.

Mon père a effectué aussi des passages d'évadés qui se trouvaient en transit à Rupt sur Moselle ou ses environs. André MAURICE était responsable du secteur de Rupt sur Moselle en coordination avec son frère jumeau.

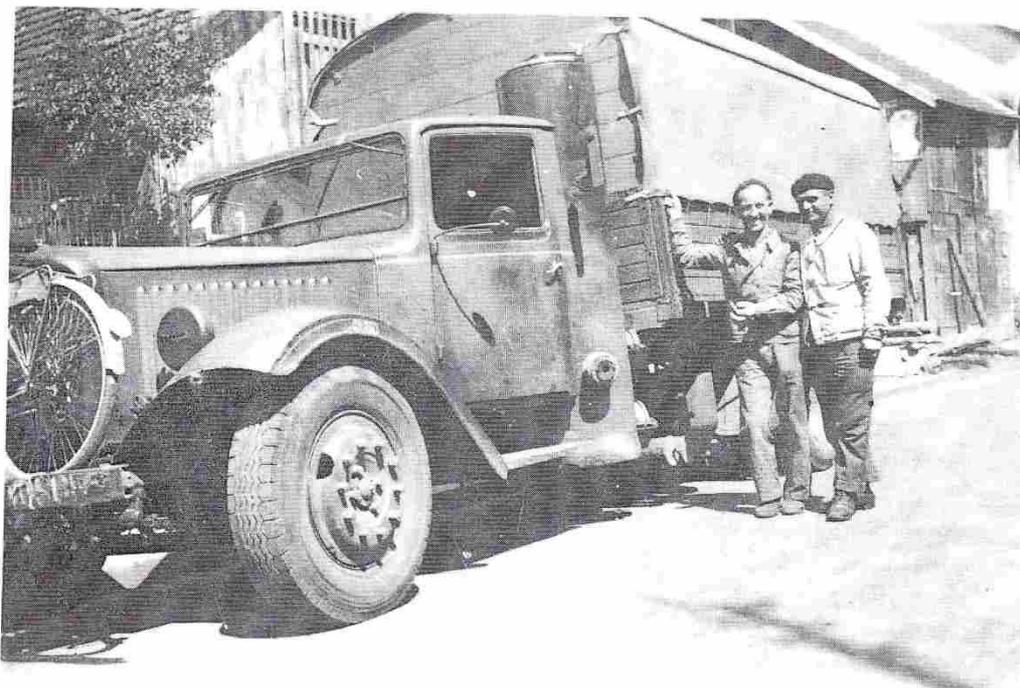
Le brigadier de gendarmerie JUDELIN de Rupt sur Moselle venait signaler s'il y avait présence ou non d'Allemands dans les environs, ceci afin de faciliter aux chauffeurs du camion, les passages des évadés vers la Haute Saône.

Mon père et son collègue allait alors, avec le camion LAEDERICH de la « société cotonnière des Vosges » conduire les évadés jusqu'à Faucogney où existait un relais de la filière et ils allaient quelques fois plus loin aussi.

René JACQUEL est mort en sautant d'un train.

Fernand PREGHENELLA et Louis THIEBAUT à côté du camion gazogène de l'usine LAEDERICH de Rupt sur Moselle.

Photo prise en 1942 dans la vallée du Rabodeau. Archives d'Alain PREGHENELLA.



Alain PREGHENELLA